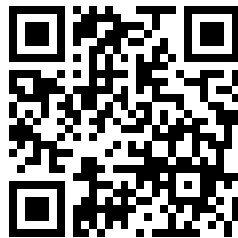

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RECUEIL DE
CHANSONS

POÈMES ET
PIÈCES EN VERS FRANÇAIS

RELATIFS AUX PAYS-BAS

publié par les soins

DE LA

Société des Bibliophiles de Belgique

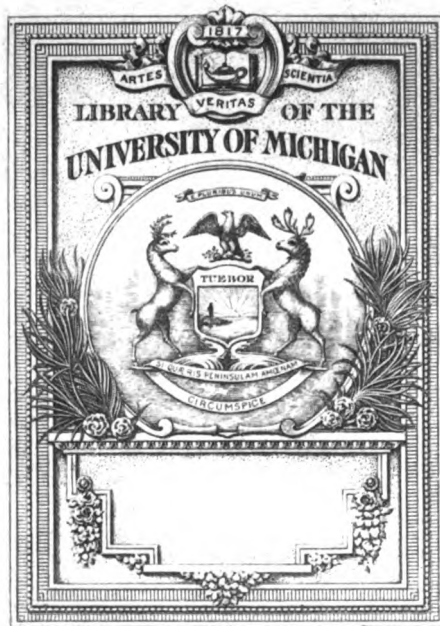
TOME TROISIÈME



BRUXELLES
CHEZ FR.-J. OLIVIER

Libraire de la Société

1878



AC.
20
.S671
P9
170, 12

SOCIÉTÉ
DES
BIBLIOPHILES DE BELGIQUE

N^o 12 *des Publications*

N^o 16

Exemplaire de M^r Geisweit van der Netten, à Prinsenhage.

LE PRÉSIDENT,

E. de Theux

LE SECRÉTAIRE,

J. de Sclavert

RECUEIL DE
CHANSONS

POÈMES ET
PIÈCES EN VERS FRANÇAIS

RELATIFS AUX PAYS-BAS

publié par les soins

DE LA

Société des Bibliophiles de Belgique

TOME TROISIÈME



BRUXELLES
CHEZ FR.-J. OLIVIER

Libraire de la Société

1878

BRUXELLES
TOINT-SCHIER, IMPRIMEUR
11, rue de la Commune





Silvan
nijk
10-2 24
108-72

Nous publions le 3^e volume du *Recueil de Chançons, Poèmes & Pièces en vers français relatifs aux Pays-Bas*.

Dans une note jointe au tome II, nous avons promis de donner, en tête du tome III, la suite de la *Liste chronologique* commencée au tome I. Nous pensions alors terminer ce *Recueil* avec ce 3^e volume. Aujourd'hui que l'abondance des matières nous permet d'établir un tome IV qui est déjà sous presse & plus tard un tome V, nous croyons qu'il vaut mieux rejeter cette suite de la liste au dernier tome de l'ouvrage. Elle n'en sera que plus complète.

Au tome I^{er} nous avons publié dans son entier, d'après un Mss. de la bibliothèque royale, une petite pièce : *La Responce des Brugeois au duc de Vendosme*, pièce dont M. Kervyn de Lettenhove, dans son *Histoire de Flandre* n'avait donné qu'un fragment d'après le manuscrit original appartenant à l'abbé Carton. Le savant historien la croyait inédite, nous l'avions cru

de même. Or, elle avait été mise au jour par M. de Reiffenberg, en 1842, dans les *Bulletins de l'Académie*, IX, première partie, p. 495, & en 1845, dans le 6^e volume de l'*Annuaire de la Bibliothèque royale*. Cet *accident* peut nous arriver encore. Depuis un quart de siècle, une foule de pièces ont été dispersées dans un si grand nombre de recueils, qu'il est devenu difficile de faire des enquêtes décisives, & dangereux, par conséquent, d'affirmer d'une pièce qu'elle est inédite. Nous nous bornons donc à dire que nous faisons, en conscience, pour chaque document, toutes les investigations que l'on peut raisonnablement exiger d'un éditeur & d'avance nous faisons notre *med culpa* des inadvertances futures.

Une dernière remarque. Les pièces faisant partie de ce volume nous les publions, ou pour dire mieux, nous croyons les publier en première & toujours — sauf pour un seul cas — d'après un texte unique. Nous n'avons donc pas comparé des manuscrits entr'eux &, dans les passages obscurs, nous n'avons pas eu la ressource de choisir entre des leçons diverses. Aussi les corrections, assez rares d'ailleurs, que nous avons faites, sont celles seulement qui se commandent. M. le professeur Scheler, dont on connaît la haute compétence, a bien voulu nous aider dans ce travail de publication : il a revu la partie la plus ancienne de ce recueil & nous a fourni plusieurs notes. S'il est resté, cà & là, quelque phrase incertaine, quelque mot inexpliqué, le lecteur voudra bien, après nous, faire l'office de Saumaïse.

C. R.

Les pièces qui ouvrent le 3^e volume de ce recueil ont été signalées par M. Gachard, l'infatigable investigateur des documents de notre histoire nationale. Dans sa *Notice des manuscrits concernant la Belgique qui existent à la Bibliothèque de Vienne* (1), il analyse le contenu du n^o 3391 (Hist. prof. 576) de ce fonds si important pour nous. Ce codex du XVI^e siècle, renferme entr'autres documents diverses pièces qui se rapportent à des personnages ou à des faits de nos annales, pièces qui font, pour la plupart, d'Olivier de la Marche & restées entièrement inédites, croyons-nous.

La Notice de M. Gachard cite d'abord : fol. 5 du manuscrit : *Doctrine & loz pour Madame Aliénor d'Austrice*. Cette pièce est longue de 44 stances, mais comme elle a pour sujet une sœur de Charles Quint qui n'occupe guère de place dans notre histoire, nous la négligeons.

La 1^{re} de nos pièces : *Loz, louange & plainctes du bon duc Charles de Bourgogne* occupe dans le M^s. les fol. 13-16.

(1) *Compte-rendu des séances de la Commission royale d'Histoire*, 3^e série, tome V, p 261.

Le manuscrit ne donne pas le nom de l'auteur de cette pièce. Est-elle d'Olivier de la Marche ? Nous ne le croyons pas : pour la langue ; le style & la pensée elle nous paraît trop inférieure. Le marquis de Chasteler, qui mentionne déjà cette pièce (*Mémoires de l'Académie*, tome V, p. 222), en traite les douze strophes « d'assez mauvais vers ». Tout en n'étant pas de l'auteur du *Chevalier délibéré*, ils ne doivent pas être mis au rebut : le dévouement fanatique qui les a inspirés exprime un sentiment contemporain, celui d'un compagnon d'armes, peut-être, & à ce titre, acquiert la valeur d'un témoignage.

M. Kervyn de Lettenhove cite, parmi les ouvrages perdus de G. Chastelain, « *Les magnificences du duc Charles* » traité en onze points, cité par J. Molinet. Nous ne croyons pas que ce puisse être le poème que nous publions. (Chastelain, *Œuvres*, t. I, p. LVIII.)

La 2^e pièce qui occupe dans le M^s. le ff. 200, porte en tête : *Ces vers furent donnez par La Marche a Monseigneur l'Archiduc pour sa nouvelle Escole.* »

Ils sont adressés au jeune archiduc Philippe, fils de Marie de Bourgogne & de Maximilien, alors âgé de 10 ans, c'est-à-dire en 1488. Le « viel » de La Marche avait alors 62 ans.

Le n^o 3 (M^s. fol. 201-204) a pour rubrique : *Ces vers nommez les vers dorez donna La Marche à son maistre en l'eage de xv ans.*

Ce cours de morale, adressé au même, nous paraît une des meilleures choses que La Marche ait écrites, quoique les leçons qu'il donne soient bien élevées pour un prince âgé de 15 ans. Ce poème date donc de 1493 : l'auteur avait 67 ans.

La pièce n^o 4 (ff. 205 & 206 du M^s.) porte en titre : *Ces vers furent faiz à la requeste de Monseigneur de Ravestain & donnez par La Marche à son maistre l'Archiduc en l'eage de xvij ans.* (c'est-à-dire en 1496).

Le fameux Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, qui demanda ces vers au « vieillard Olivier » composa lui-même pour l'archiduc Philippe, quand celui-ci était devenu roi d'Espagne, des *Instructions de toutes manières de guerroyer, tant par terre que par mer*, qui furent publiées à Paris, Guill. Morel, 1558.

La pièce n° 5 (Mfs. f. 207-209) est renseignée : *Ces vers & petit traictié fu fait à la requeste de Madame Marguerite d'Austrice, princesse de Castille & donnez par La Marche à Monseigneur l'Archiduc en l'eage de xx ans.*

Cette pièce que l'auteur dit venir

. du fens & art

Du bon prescheur frère Olivier Maillart

n'a guère d'importance historique. C'est un Noël que nous avons admis dans ce recueil pour ne pas le séparer des autres pièces dédiées à Philippe le Beau. Il est de 1498 & Olivier de La Marche avait, comme il le dit dans la dernière strophe, 70 ans. Marguerite d'Autriche est qualifiée ici princesse de Castille : elle avait épousé l'année précédente Don Juan, fils de Ferdinand le Catholique.

N° 6. (Mfs. fol. 561-567) *Complainte sur la mort de Madame Marie de Bourgogne*. Cette pièce devrait venir ici la deuxième en date : nous respectons l'ordre du manuscrit de Vienne.

Marie de Bourgogne, la plus noble, la plus aimée des princesses de l'Europe, mourut à 25 ans, le 27 mars 1482 (1481 v. ft.). « Vers le carême, dit une chronique contemporaine. (Mfs. 13073-74), la princesse Marie, étant allée chevaucher avec sa suite, il avint que son cheval broncha : elle fut jetée à terre & le cheval, culbutant sur elle, lui fit une grave blessure intérieure. Mais elle ferma la bouche & ne voulut rien en dire. Des abcès très-dangereux se formèrent, elle tomba malade & dut se mettre au lit.

Le 27, on fit une procession générale aux Chartreux près de

Bruges, pour obtenir du Ciel la guérison de la princesse. On y porta le Saint Sang & la châsse de Saint Donatien, mais ce jour même, vers midi, il plut au Ciel de la retirer de ce monde. A la Cour du prince & dans la ville, le deuil fut inexprimable.

Après le décès, le corps fut exposé sur une magnifique estrade & le peuple fut admis à le voir, pendant deux jours. Puis on l'embauma & on le coucha dans un cercueil de plomb. »

Marie était sincèrement aimée en Flandre & la douleur publique s'exprima largement en prose & en vers, en flamand & en français. Parmi les pièces françaises, il faut citer d'abord celle que nous publions, puis les deux complaintes de Jean Molinet. Celle d'Olivier de La Marche, le chroniqueur exact, le serviteur dévoué des trois derniers princes de la Maison de Bourgogne, a toute la valeur d'un témoignage historique. Le poète, on le fait, était maître d'hôtel de la princesse. Il assista donc à tous les événements du règne si agité de la « grande héritière ». Il avait été témoin de sa naissance, il fut chargé de lui conduire son fiancé, il était là à ses derniers moments.

J'ay veu devant mes yeux morir
Du grant monde le parement.

Dans son intéressante notice sur le Mss. de Vienne, M. Gachard s'exprime ainsi : « La plupart des poésies de La Marche dont nous venons de donner des extraits sont inédites, les copies manuscrites en sont rares. Celle de Vienne mérite d'autant plus d'être citée, qu'elle a été faite avec soin. » Nous ne nous sommes pas livré à de longues recherches pour trouver d'autres transcriptions de ces poésies de la Marche. Nous ne connaissons qu'une deuxième copie de la Complainte sur la mort de Marie de Bourgogne ; elle appartient à la Bibliothèque royale (II^e série, n^o 140) & a été acquise récemment à la vente de la bibliothèque de M. Serrure. Comme texte, elle est inférieure à celle de Vienne. Nous en avons, néanmoins, signalé quelques variantes.

N° 7. *Prédestination des sept fées & leurs dons à l'empereur Charles.* Fait par La Marche. (Mss. fol. 567-578).

Ce titre, ainsi que le faisait remarquer M. Gachard, est écrit d'une autre main & a été placé postérieurement dans le manuscrit. En effet, Olivier de La Marche qui mourut en 1501, n'a pu dire *l'empereur Charles*. Né sous Philippe le Bon, témoin des succès & des revers des descendants de ce prince, il vécut néanmoins assez longtemps pour voir dans son berceau celui qui devait être le plus puissant des monarques de son époque. L'horoscope poétique du futur Charles-Quint doit avoir été le Chant du Cygne du vieil Olivier qui portait alors ses 75 ans.

« Olivier de La Marche, a dit avec raison M. Vallet (de Viriville), attend encore de notre siècle historique une véritable édition critique & complète de ses ouvrages ».

C'est à ce futur éditeur que nous laissons le soin de recueillir & de comparer entr'eux les nombreux manuscrits contenant les œuvres connues ou inédites du bon chroniqueur.



I

LOZ LOUANGE ET PLAINCTES

du bon duc Charles de Bourgoingne.

SE tous les corps que jamais Dieu fit estre,
Comme ung grant maistre estoient escripvans,
Et de tel estre en faisoit autant naistre,
Bois, champs champestres plains d'iceulx, tous lysans,
Dedens dix ans ne seroient difans
Trop souffisans loz pour le bon duc Charles,
Prince des grans le plus preux, qui qu'en parle.

Car sa vertu estoit inestimable
Et venerable fors à Dieu seullement,
Tout prouffitable aux bons & charitable,
Mais très nuyfable aux mauvais vrayement ;
Entierement cherchoit parfaictement
Le sauvement de tous les biens mondains,
Perdu briefment par accidens soudains.

Toutes vertuz amendoient en ses mains,
 Et foir & main Dieu amoit & servoit,
 Estant humain à parens & tamains,
 A ceulx du mains que vertueulx favoit.
 Graces avoit trop plus que nul n'avoit,
 On le devoit servir, craindre & amer,
 Trop tart on voit que fait à reclamer.

Par luy estoit l'eglise soustenuë
 Et maintenue en decoracion,
 Et fort tenue & bien entretenue
 Et retenue de noble extraction,
 Protection & la salvacion
 Sans fiction avoit du bien publicque,
 Nulle action qui fust de chose inicque.

Sa court estoit triumphe si exquisite
 En toute guyse, pareille on ne tenoit.
 Rigue bien mise, en tous estaz transmise
 A sa devise, que il appartenoit,
 On aprenoit, chascun s'entretenoit,
 Comme on congnoît par ses beaulx estatuz,
 Bien registrez, & tous plains de vertuz.

Princes avoit & prelatz à foison
 De sa maison & prudens chanceliers,
 Preux que Jason, seigneur de la Toison,
 L'extimoison de nobles par milliers,
 Tant chevaliers, chambellans, conseilliers
 Que escuiers & vaillans gens de guerre,
 Assez routiers pour le monde conquerre.

Foy, charité avoit & esperance,
 Très grant prudence & magnanimité,
 Vraye attemprance & justice en usance,
 Perseverence en bien & équité ;

Sa grant bonté & entière amitié
 En vérité le faisoit si louable
 Que c'est pitié que n'est tousjours durable.

Sens, dilligence, largeffe & grant vaillance
 Eut & constance, des adressez fut rois,
 Empire & France de sa seule puissance
 Par coups de lance il mit en grans defroys,
 Aussi Liegois, Gheldrois, Lorrains, Barrois,
 Par ses exploix tous vainquist par combatre
 Et par les murs de leurs villes abatre.

En ses païs trouva pluifsieurs rebelles,
 Pour leurs gabelles & perchialité,
 Pour telz querelles des villes des plus belles,
 Fortes & felles, brief a supedité,
 D'auctorité aucun décapité
 Et leur osté leurs preuileges tous,
 Pryant double mercy nudz à genoulx.

Près d'un an tint le siege devant Nus,
 Où luy venu y fit merueille faire
 De cars tornuz, grues, gros & menuz
 Engiens que nulz n'a veü contrefaire,
 Dicques parfaire, & par molins extraire,
 Maulgré leur traire, l'eauue du bras du Rin,
 Ce que ne fit jamais Laurent Garin.

De tous mestiers que l'on sceust souhaider
 Pour soy aider à la guerre duyfable,
 N'estoit mestier hors de son ost vuyder
 Ne pour loger en chambres & estables ;
 Tous boires potables, medicines curables,
 Drogues notables l'on trouuoit à souhet
 Pour en auoir qui y avoit son het.

L'an près passé, le vint contresieger
 Et se loger l'empereur en ung fort,
 Sans desfiger fit des engiens chercher
 Pour descharger quant il verroit le fort.
 En grant confort marcha & son effort
 Tout le plus fort qui peult près l'assaillir,
 Tuant, batant, maint au Rin fit saillir.

Qui tout voudroit ce quil fit là escripre
 Et oyr lire, ung an trop court seroit ;
 Pour si bien dire qu'on devoit pour souffire,
 N'a clerc ne sire qui faire le scauroit.
 Et n'y faudroit, quant tant de sens auroit
 Comme on diroit Salomon ou plus saige ;
 Paix si trouva & fin sur ce passaige.

Lors se partit & revint en sa terre,
 Où d'Angleterre il fit le roy descendre,
 Et gens de guerre pour France reconquerre,
 Mais n'arresta ce roy sans condescendre
 A la paix prendre, sans les François offendre,
 Parmy lui rendre chascun au grant deli,
 Il fault apprendre ains que tout soit sceti.

Le duc courcé en Lorraine tira
 Et tant tira d'engiens que l'a conquise,
 Non retira, mais avant partira.
 Au partir, a ses garnisons assise,
 Louenge acquise & puis la voye quise,
 Tant qu'il a prise en sa voye Granfon
 Et dedens fait pendre tamaint garffon.

Chascun avoit de son seul nom cremeur,
 Son bruyt d'honneur le monde traversoit,
 Pape, empereur, roy, prince, grant seigneur
 Et gouverneur de province, qui qu'il soit,

Bien congnoissoit qu'en vertu florissoit
Et ne cherchoit qu'à hault faiz advenir,
Mais on vivoit à la fin parvenir.

Si selon ce qu'il estoit courageux,
Vaillant & preux, servy il eust esté,
Tous orgueilleux princes malicieux
Et furieux peuple il eust conqesté,
Et acqesté, par digne majesté,
D'avoir esté de ce monde monarque;
S'il n'eust esté trahi, il en eust l'arche.

Maudit soit il qui fit la trahison,
Le hayson est de malheure né;
Pis qu'en prison tel que si peu prise on,
Mais mesprison soit à tourment mené,
Puis ordonné que aux chiens soit donné
Le forsené conte de Campebasse,
Ses adherens & tous ceulx de leur rasse.

O quel cueur pitoiable & domaige,
Par tel oultraige de perdre ung tel chief d'œuvre,
O faulx raige faicte au desavantaige
De son lignaige, la veue le desœuvre,
Pas on ne treuve de tel non ne recoœuvre,
Le tout se preuve, maulgré qu'en ayt envie,
Par ses vertuz quant il estoit en vye.

Fortune ainsi fit ce prince finer,
Qui d'affiner tous les plus grans ne cesse,
Non deffiner, nul n'en pourroit finer
Ne refinier que ces mauvais tours cesse.
Pape & princesse, empereur, roy, duchesse,
Ne archiduesse n'y ont point d'avantaige,
Fortune fait finer gens avant aige.

Dieu tout puissant, faictes eauwe & liqueurs
 Muer en pleurs, pour en tous cueurs plourer
 Les grans douleurs qu'en auront plusieurs cueurs
 Et leurs malheurs que leur fault endurer
 Pour expirer & à eulx peu durer,
 Au vray parler, le meilleur que ay veu
 Et dont le monde estoit le mieulx pourveu.

Prions à Dieu que par moinieux & ditz
 Les corps susditz puissent pour luy prier,
 Tant que tousjours il soit en paradis
 Ez haults taudiz pour son Dieu mercyer,
 De cueur entier, loer, regracier
 Et supplyer que ses successeurs face
 Meilleurs que nulz & tous leurs maulx efface.



II

Ces Vers furent donnez par La Marche
à Monseigneur l'Archiduc
pour la nouvelle escolle..

Par ces chincq pions devroit estre batu
Le jeune prince, quant il a offendu.
Retenez les, prince de hault courage,
Car qui n'apprent, il ne puelst estre sage.

Premièrement, s'il ne vult Dieu servir
Et la Vierge que chascun doit querir,
Qui ne fert Dieu, on ne le vult congnoistre,
Son honneur voit, corps & avoir descroistre.

Secondement, jamais ne doit jurer
Et de mentir se doit sur tout garder ;
Par ces deux pointz se juge, l'entens tu ?
Le sens legier & faulte de vertu. (*)

Quartement, doit avoir obéissance,
C'est la lechon pour aprendre science,
Et ne polroit à bonne fin venir
L'enfant parvers qui ne veult obéir.

(*) Le troisième des points manque dans le manuscrit, ainsi que l'a déjà constaté M. Gachard:

Le quint qui fault, durement le compère ;
 C'est d'obéyr humblement père & mère,
 Dieu le nous dist en son comandement,
 De digne main vient cest enseingnement.

Quy ces chincq pouns veult en nonchaloir meëtre
 Pugny doit estre sans merchy par le maistre ;
 Ceste doctrine & ces vers vray difans
 Vous souffissent soubz aige de dix ans.
 Puis j'ouvriray le secret de mon arche,
 Car à vous est le viellart de La Marche.

Tant a souffert
 La Marche.



III

Ces vers nommez les Vers dorez
donna La Marche à son maistre
en l'eage de xv ans.

Amours m'affault ; devoir me fait escripre ;
Foy, loyauté me font verité dire ;
Franchise fiert parmy mon coeur, & pince
Pour m'acquiter vers mon seigneur & prince.

Et suis constrains, bon volloir m'y encline,
A faire vers, par forme de doctrine,
Tendans à fin que prenons & sievons
Nobles vertus, meurs & condicions.

Continuant ceulx que j'ay premiers dit,
Où la science ne fait nul contredit,
Prince puissant, veulliez les en gré prendre,
Se faulte y a, je le donne sans vendre.

Noble couraige doit avoir la pensée
Tirant au chiel, haultement eslevée ;
Qui pense en Dieu il double sa puissance,
Jamais n'emprend contre son excellence.

La langue doit estre si compassée
 Que riens ne die perdu à la vollée ;
 Jurer, mentir, blafmer est deffendu,
 Qui de Caton a le sens entendu.

Prince doit plus pefer sa contenance
 Que ne feroit la plus belle de France ;
 Les regardans, à veoir le maintien,
 Jugent souvent de l'homme mal ou bien.

Prince doit estre net, gent & agreable,
 Soit à cheval à pied ou à la table
 Et ne souffist neçteté en vesture,
 S'il n'a le cuer honeste sans laidure.

Qui le recoeil a doulx, courtois, benigne,
 Est pour gaignier tous les couraiges digne,
 Qui n'a les cuers, il n'a point le pays ;
 Princes font mal quant des leurs sont hays.

En jeune prince doit avoir excercite
 Honneste, bon, aggreant & licite ;
 Et n'est au monde chose plus périlleuse
 A jeune corps que repos & oyseuse.

A toutes gens l'estude je conseille :
 C'est la labour qui les vertus reveille.
 Plus de maulx vient quant prince n'a science,
 Que de guerre, famine ou pestillence.

Riens ne vault homme, ou bien peu, sans largesse,
 Mais de prodigue se garde qu'il n'oppresse ;
 Prince qui donne sans raison ou mesure
 Destreint son peuple & vers Dieu se parjure.

Et puis d'amours, jeunes gens, qu'en dirai je ?
 Je ne le loe ne ne le deffendrai je,
 Mais ce qui n'est à chasteté propice,
 N'est pas amours, mais deshonneste vice.

En amitié a ung point bien prouvé :
 Qui nulluy n'aime, il n'est de nulz amé ;
 Et s'il advient qu'on ayme follement,
 Estre ne puelit que dure longuement.

Dilligence effaint la malheurté,
 Et negligence nourrit la povreté,
 Prince endormy ou vice de paresse,
 Honte le fuit & honneur le delaisse.

Honneur est filz de bonne renommée
 Qui sans vertu ne peut estre trouvée :
 Querrons honneur qui tant au cuer prouffite,
 Qui le tient vif & l'ame s'y delite.

Honte est le fruit de l'arbre de meffait.
 Le ver limant qui la joye deffait,
 C'est ung remors qui le cuer mortifie,
 Trouble le sens & abrège la vie.

Se verité l'homme n'a en sa bouche,
 C'est domaige quant terre ou l'air le touche,
 Et vivroit mieulx le peuple sans labeur,
 Que d'avoir prince si lâche que menteur.

A prince siet aussi bien la sobresse
 Que le povoir, la forche ou la noblesse ;
 Gourmandise, notez bien mes recors,
 Nourrist les vices & affoiblist le corps.

Devocion est de Dieu honnourer
 Par oroïson, de cuer & de penser ;
 A luy debvons rendre gloire & honneur,
 Car tout à fait il en est le seigneur.

Humilité est si très cordiale,
 Qu'elle est d'amours nourrice principale :
 Tant plus est l'homme de haulte extraction
 Tant mieulx luy siet humble condition.

Loyaulté est des vertus la lumière,
 Des dons de Dieu maïstresse & treforière ;
 En prince faulx & qui n'a loyaulté,
 Nul n'y prendra crédit ne sceürte.

Prince doit querre le renom de vaillance,
 Gardant le sien sans tort & sans vengeance ;
 Laïssons à Dieu vengier la villonnie
 Et combatons pour nostre seignourie.

Chasteté est perle de neçteté,
 Fleur de vertu plaine d'honesteté ;
 La perfonne vicieuse en luxure
 Pert sens, avoir & âme par ordure.

Ne foyons pas sans vertus cardinales :
 Quatre y en a & troix theologales :
 Foy soit premier & en auctorité
 Comme pillier de crestienneté.

Foy est de croire Marie toute belle,
 Mère de Dieu qu'elle enfanta pucelle ;
 Ou père ou filz & ou saint esperit,
 Et en l'église qui jamais ne perit.

Saint Pol nous dist que tant vault esperance,
 Que c'est de foy l'appoy & soustenance,
 C'est fleur, c'est fruit, c'est feurté sans deffault,
 Qui pert espoir, le couraige luy fault.

Charité est des vertus l'outrepasse,
 Le charitable ne peut faillir à grasse;
 Charité est d'avoir compassion
 De foy, d'autrui & de la nacion.

Force s'entend du cuer la fermeté
 Contre pechié & toute adverité;
 A prince siet magnanime couraige
 Plus que d'avoir trésor ne heritaige.

Homme prudent ne se puet fourvoyer;
 C'est des vertus le chemin & sentier.
 Souvent se font plus grans fais par prudence
 Que par ferir d'espée ni de lance.

Atemperance effaint le pechié d'ire
 Et moult de maux que l'on peut faire & dire;
 L'homme atempré en temps & en faison
 Chambge discort souvent à la raison.

Justice tient entière seignourie
 Comme l'ame nous tient au corps la vie;
 Entre parties partial ne dois estre
 Ou tu n'es digne d'estre prince ne maistre.

Sur les meffais convient avoir clemence
 Et bien pefer le delict & l'offense,
 Et fault souvent le pechié pardonner
 Par la pitié & non pas par donner.

Conscience deffend de l'autrui prendre
 Par fait, desir, convoitier ou emprendre,
 Juner, orer, confesser, satisfaire,
 Devons, souvent se voulons a Dieu plaire.

A tous princes du monde je m'acquite ;
 Fuyez flatteurs & vous en faictes quieste :
 C'est le venin, le fort & les poisons
 Dont sont destruiestes moult de nobles maisons.

Prince qui tant se laisse fourvoyer
 Que de bas hommes se faire familier,
 Je crains noblesse qu'il ne l'ait en desdaing,
 Car noble cuer ne poelt estre villain.

Le jeu est né d'oïseuse & convoitise,
 Discord, mentir, jurer, là est la prise ;
 Qui quiert les vices, là les prent on sans honte,
 Et qui plus est, il en fault rendre conte.

L'homme aulmosnier & qui aux povres donne,
 Estaint pechié & Dieu le luy guerdonne ;
 Le cuer piteux, plain de misericorde,
 A la bonté de Dieu legier s'acorde.

Prince qui veult en honneur prosperer,
 Son peuple en paix & en repos garder,
 Il ne luy fault autres trefors ou sommes
 Que Dieu servir & croire les preudommes.

Le bon filz doit père & mère honnourer,
 Crédit, honneur aux anciens porter,
 Les gens d'église tenir en reverence
 Et nettoyer souvent sa conscience.

Fuyons les vices & prenons les vertus
 Dieu & le monde nous en aymeront plus ;
 Moult de délices trouverons en bien faiz,
 Et en pechié paine, traueil & faiz.

Qui des vertus va le chemin & sente,
 Les biens de Dieu c'est raïson qui les sente ;
 Et qui par vices follement se fourvoye,
 En tenèbres son jugement envoie.

Contre pechié prenons Dieu en aide
 Et le bon angele qui nous conduit & guide,
 En paradis, par une bonne marche,
 Ce sceur chemin vous enseingne La Marche.

Tant a souffert
 La Marche.



Ces Vers furent faiz à la requeste de Monfeigneur
de Raveftain & donnez par La Marche
à fon maiftre l'Archiduc en l'eage de xviii ans.

Jà fut ung roy qui vint à povreté,
Mal obey & fans auctorité,
Biens & honneur, fanté de corps & d'âme,
Tout périffoit par fon dolant royaulme.
Luy, flouriffant en vertus & couraige,
Volt pourveoir à cestuy grant dommaige :
Pour remède quatre sages manda,
Aufquelz conseil requist & demanda,
Et volt favoir dont procédoit ce grief
Dont fon royaulme venoit à tel mefchief,
Car c'est vertu de conseil demander
Et vice grant de non l'exécuter ;
Le conseil doit estre dict loyaulment,
Sans faveur nul comme saint jugement,
Et qui confeille par parcialité,
L'âme le sent à la nefceffité.
Or revenons au récit de la leſtre
Et de ces quatre ce que chascun veult meſtre.

Le premier diſt : Quant force & violence
Ont fur juſtice la maiftriſe & puiſſance,

Le règne vit sans feurté & sans foy,
 Foible d'amour à Dieu & à son roy ;
 Doctrine y fault, qui moult fert & moult duit,
 Dont la clarté s'obscurcist par la nuyt,
 Cautelle & fuyte ont si grant renommée
 Que la victoire en est fort reboutée.

Dist le second : Où le fait seul régente,
 Le bien publicque n'y polroit trouver sente ;
 Romme jadis fut tantost rabassée
 Lors que chascun fit sa bourse privée ;
 Et qui pis est, l'on fait de vertu vice,
 Quant le seigneur se rend à ce propice,
 L'amy est pris pour ennemy souvent,
 Quant il reprent & parle loyaulment.
 Le vertueux est réputé pour fol
 Et le mauvais exauciet en son vol ;
 Par ces pointz vient tout discord & envye
 Et deffiance, où amistié n'est mie ;
 Où fault amour, carité ne peult estre ;
 Dont tous les maulx je voy yssir & naistre,
 Pourquoi conclus que la terre est maudicte
 Où charité ne demeure & habite.

Là dist le tiers: Je suis espoventé,
 Car je perchoy que propre vollenté
 Totalement régente & si maistrise
 Pour tout confondre & l'avoir & la vie,
 Et puis les chiefz qui ont gouvernement
 Prendent des biens tant & si largement,
 Que le royaume est en mendicité
 Et roy & peuple en ont la povreté ;
 Pompes, orgueil règnent par telle affaire
 Qu'il ne souvient de nulle aulmosne faire ;

Et m'esbahis que la terre ne fine
Là où orgueil met vertu en ruyne.

Le quart parla, qui sembloit moult preudhomme,
Et dist plorant : Je suis esbahis comme
Le soleil luyt & rend fruit & rousée
Sur la terre de vices violée.
Conscience je voy périe & morte,
Dieu en oubly, qui moult me desconforte ;
Luxure règne publicquement sans honte,
Dieu on blasphème sans mesure & sans compte ;
On pourvoit gens & non pas les offices,
Asnes mittrez ont mains grans bénéfices ;
Qui argent donne il est porté en court.
A la pratique chascun maintenant court,
Simonie règne par toute guise,
Au grand contempt de nostre mère église ;
Noblesse prent gloutonnie & oyseuse
Et paresse, qui moult est dangereuse,
Usure fait la plus grant marchandise,
Les marchantz faillent, le monde se déguise,
Peuple murmure, qui n'a doubte ne crainte.
Pourquoy ? pour ce que la justice est fainte.
De telz deffaulx Dieu en demande aux rois,
Quant leurs royaumes tumbent en telz desfois,
Provision sur tel desfrige mise
Meistroit le règne en richesse & franchise.

Très noble prince, seigneur de Ravestain,
Pour obéyr vostre vouloir humain,
J'ai fabricquet de bonne vielle estoffe
Venant des quatre & chascun philosophe ;
Et mis en vers & langaige notoire
Pour mieulx l'entendre & tenir en mémoire,
Car je say bien à quel fin vollez tendre :
C'est que l'enfant le puisse mieulx entendre,

Nostre archiduc, Phelippe nostre prince,
Pour le prouffit de toute sa province.
Se bien y a, je donne le panier
Tout plain du fruit du viellart Olivier
Qui jà marchoit & maintenant desmarche
Et est son cry « Tant a souffert La Marche. »



V

Ces vers & petit traictié fu fait à la requeste
de Madame Marguerite d'Auſtrice, princeſſe
de Caſtille. & donnez par La Marche
à Monſeigneur l'Archiduc en l'eage de xx ans.

A ce Noël, à ceſt enffantement,
J'ai medité une ſainte penſée :
Comme le Dieu, qui n'a comenchement,
Père de tout, volt devenir enffant,
Naître de mère qui en fiſt la portée ;
Vierge conchupt & vierge fu trouvée,
Vierge demeure & ſi a enffanté :
Digne miſtère fiſt cy la Trinité,

Or contemplons en ce doulx Jeſucrist,
Et nous pourrons legièrement entendre
Que l'humble vierge, il eſt vray & eſcript,
Fut umbroyée par le ſaint eſperit
Quant Dieu ſon filz en elle fiſt descendre ;
De ſon pur ſang veult char humaine prendre,
Lors qu'elle diſt « vecy de Dieu l'anchelle ».
A Gabriel qu'on dit bonne nouvelle.

Turcs infidèles, incrédules juys,
 Lifiez ce pas, appaifiez vofre erreur.
 Comme en la rofe, fleur de glais ou de lis,
 La rousée, comme Dieu l'a permis,
 Descend & entre fans empirer la fleur,
 Ou le foleil qui paffe fa lueur
 Par verrière fans le voire entamer,
 Ainfi conchupt la vierge fans doubter.

Comme le fon entre en chambre fermée,
 Comme pénètre en ung miroir la face,
 Ou comme on voit, par raifon figurée,
 Qu'il entre ou cuer ou défir ou pensée
 Sans empirer chambre ne cuer ne glace,
 Ainfi rechupt des vierges l'outrepaffe
 Le filz de Dieu, qui en fon corps entra
 Sans le grever, mais moult y prouffita.

Ainfi fu Dieu mis en la chambre obscure
 Du ventre vierge fans estre corrompu ;
 La fut .ix. mois & y print nourriture,
 Dont s'efmerveille & s'esbahift nature
 Quoy ne comment cest enfant est venu,
 Mais ferme foy l'a bien toft entendu
 Et dift que Dieu foy meifme veult former
 Et par poffible l'impossible fambler.

Nature cy l'impossible juga,
 Je le croy bien, car elle eft imparfaite ;
 Ce point poffible Dieu le fe réferva,
 De riens fift monde, tout fift & tout fera ;
 Dieu peult tout faire ; qui ne le croit, mal traicte.
 Vierge pucelle, tu as grant grace attraicte
 D'avoir conchupt du monde le fauveur
 Et estre mère de Dieu ton créateur.

Fin de .ix. mois celle vierge acoucha
 De cest enfant qui fut nommé Jésus,
 En son ostel grant povreté trouva.
 Vierge conchupt, sans paine l'enfanta,
 Quant Dieu le veult, ne s'en merveille nulz.
 Povre fu nez des riches tout le plus,
 Joseph le voit, qui est père adopté,
 Ces trois tesmoignent celle nativité.

Or a Marie son fruit entre ses bras ;
 Se l'enfant pleure & la mère larmie,
 Mille baisiers luy donne pour foulas,
 De son lait vierge luy baille pour repas,
 Joseph en pense par soing & estudie.
 A visiter la sainte compaignie,
 Les anges vollent, les pastoureaux y queurent
 Et d'orient trois grans rois y aqueurent.

Ce bon Joseph doit on bien honnourer,
 Qui Dieu servit & au bras le porta,
 Encores plus celle mère louer
 Qui fu choisie des femmes la nonper ;
 La trinité toute s'i acorda,
 Puis ce hault Dieu, qui tant s'humilia,
 Qui devint homme pour hommes recouvrer,
 Bien est maudit qui ne le veult aymer.

Levez voz cuers, qui crestiens vollez estre ;
 Ce benoit jour que fu nez le sauveur
 Fist resjoyr tout le trosne céleste,
 Gloire rendue & à gauge & à dextre,
 Les cieulx luifans en digne resplendeur,
 Jusqu'aux enfers descendit cest odeur
 Qui conforta ceulx qui au limbe furent
 Et leurs secours entendirent & crurent.

Puis que le ciel, les enfers & la terre
 Sont confortez de ceste grâce digne,
 Allons le cours à cest enfant, grant erre
 A sa douceur humble merchi requerre.
 Prions Joseph & la vierge royne
 Estre pour nous, ou nom de sa gesine,
 Pour obtenir le nom de pardonner
 De noz pechiez fans y plus retourner.

Aydons Marie à ses drappeaux laver,
 Mouilliez de larmes & feschiez d'espérance,
 Voyons Jésus en la creche osteler,
 L'afne & le buef qui le vould encliner ;
 Bestes l'honnorent, hommes luy font offence ;
 Aydons Jésus, qui fu la pourveance,
 Faifons le feu de charité ardoir,
 L'ame le quiert, car moult luy puelit valoir.

Pour visiter une merveille telle
 Du createur devenu creature,
 Et une vierge qui donne la mamelle,
 Qui livre lait & demeure pucelle,
 Et trouver Dieu en humaine vesture,
 Estre devons pour habit & parure
 En foy entière & neeste casteté
 Et fans pechié devant la déité.

Puis qu'il nous fault de Bethléem partir
 Et eslongier la compaignie saine,
 Monstrons devoir, allons à Dieu offrir
 Noz cuers entiers fans jamais départir.
 L'enfant désire avoir de cuer estraine,
 Sa pitié est une sourdant fontaine
 Où chascun peult puisier à l'abandon,
 Grâce & merchy en requierra le don.

Je feray fin en ce que je recite,
 Doubtant que l'œuvre ne soit chose tanée,
 Et me souffist que ma promesse acquitte
 Du cabinet où je vis chose eslite,
 Tesmoing madame & ma plus redoubtée ;
 Se mal y a, c'est ma coulpe prouvée,
 S'il y a bien, il vient du sens & art
 Du bon prescheur frère Olivier Maillart.

Mon prince & maistre, prenez en gré les vers
 Fais par La Marche à foixante dix ans,
 Ja effroyé des morsures des vers
 Qui mengeront la charoingne à l'envers
 En brief termine, quant Dieu donra le temps ;
 Et le droit point à quoy je chaffe & tend,
 C'est que soyez de mes hoirs le tuteur
 Et de mon âme soit Dieu le protecteur.

Tant a souffert
 La Marche.



VI

COMPLAINTE

SUR LA MORT DE
MADAME MARIE DE BOURGOINGNE

Des grans merveilles de ce monde
Une m'en convient raconter,
Dont le propoz où je me fonde
M'a plus subit que d'une fonde
Feru jusqu'au désespérer.
La mort, pour le monde troubler,
A prins la meilleur creature
Que Dieu fit oncques ne Nature.

Veuillez à mon pappier courir,
Vous tous de sain entendement,
Venez mes complainctes oyr :
J'ay veu devant mes yeulx morir
Du grant monde le parement ;
Se ce n'est le définement
Du siècle que querir devroye,
S'est ce la fin de nostre joye.

La mort nous a prinse & emblée
Et a feru sans deffier
La meilleure & la plus aymée,
La plus de vertuz adournée

Que l'en puiſt jamais recouvrer,
 Dont je voy tant de mauſx regner
 Et naiſtre par toute partye,
 Que j'en haiz mes jours & ma vye.

O maiſon de Bourgoingne, las,
 Je ne voy plus en toy reſourſſe,
 Dieu ſamble de ta gloire las,
 Malheur a tendu ſes grans las
 Qui te maynent perdre de courſſe;
 Fortune ſe monſtre rebourſſe
 Et veult que ta gloire ſi fine
 Pour ceuillir le nom & racine.

Bourgoingne, Artois, terre perdue,
 De grans pleurs ne departez mie,
 Brabant, Flandres, terre congneue,
 Chargez regretz dont on ſe tue
 Pour voſtre lumière faillie.
 Mort a prins la bonne Marie,
 La très grant duchefſe héritière
 Et la fait pourrir en la bière.

O Lotherick, Gheldres, Lembourg,
 Prenez pleurs, raiſon le vous mande,
 Souſpirez Namur, Luxembourg,
 Je ne voy ne ville ne bourg
 Où ceſte douleur ne ſoit grande;
 O Frize, Hollande, Zeelande,
 Jamais aſſez ne plourerez
 La grant perte que vous avez.

O Marquiſat du ſaint Empire,
 Zuytphen auſſi & toi Malines,
 O Haynnault, que te peult on dire ?
 Aujourd'huy de tous mauſx le pire

Monstre comme nous ces vraiz signes :
 Voz larmes doivent les abismes
 Remplir & voz soufpirs monstrier
 Que tout le monde doit plourer.

Empereurs, roix, vous ducz & contes,
 Ses parens prouchains & affins,
 En faisant d'elle voz racomptes,
 Mettez la seurement aux comptes
 Des vertueuses belles fins ;
 Sa vie tint les bons chemins,
 Sa fin a monstrier, je le viz,
 Que l'ame soit en paradis.

Princesses généralement,
 Pour vostre vertueux lignaige
 Se vous plourez amèrement,
 Faire le devez seurement
 Pour la valeur du personnage,
 Las, à vingt & quatre ans d'eage,
 La mort nous a celle tollue
 Qui nous tenoit tous en value.

Princesses, dames à foison,
 Damoiselles d'honneur & pris
 De l'hostel & de la maison,
 Vostre dueil, vostre marrison,
 Certes je le loz & le pris,
 Mais il fault cesser pleurs & criz
 Et prier pour nostre princesse
 Qui nous fut si bonne maistresse.

Conte de Charrolois enfant,
 Heritier de ses seignories,
 Marguerite, fille plaissant,
 En eage qui n'est pas grant,

Vous sont les puissances faillies,
 Vous ne sentez telz maladies,
 Mais pour vous le devons plourer,
 Priant Dieu de vous eslever.

Très puissant archiduc d'Auſtrice,
 J'ai pitié de tes grâns douleurs,
 Tu es noble, prudent & riche,
 Mais fortune t'a eſté chiche
 Du plus fort de tes grans honneurs ;
 Ta perte nous ſerre les cueurs,
 La mort t'a tollu & oſté
 Une perle de loyaulté.

Noble duchefſe douagière,
 Qui avez la dame nourrie
 Et aimée d'amour entière,
 De ce dueil ſoyez parſonnière ;
 Par amère melancolye,
 La mort, decevant ennemye,
 A mis voſtre fille en oultrance
 Et nous tous en deſeſperance.

Subgeſtz, voiſins & aliez,
 Plourez avec nous ceſte perte,
 De noz pleurs ne vous deſlyez,
 Mais vous affermez & lyez
 En noſtre douleur très aperte,
 Souffrez avec noſtre ſoufferte,
 Et Dieu nous fera ſecourable
 Par l'heur de la dame louable.

Ho, vous anchiens ſerviteurs,
 Qui portera voſtre querelle ?
 Les nouveaulx auront les faveurs ;
 Mors ſont avec elle noz heurs.

A qui ironz nous ny à quelle ?
 Courons à la mort après elle,
 Le monde fault pour nostre part
 A ce très douloureux depart.

Religieux, Religieuses,
 Povres difeteus & chartriers,
 Rendez larmes très douloureuses,
 Morte est la mère des piteuses,
 La meilleure des aulmosnières,
 Ne l'oubliez en voz prières,
 Adourez pour vostre nourrice,
 Plaine de vertuz & fans vice.

Bourguignons & Artifiens,
 Boullenois & toute contrée,
 Subiectz de ceans anciens,
 Où font noz portz & noz moyens ?
 Nostre esperance est bien tournée,
 Dieu nous eust grant bonté monstree
 S'il eust avec nostre confort
 Mis telz exilliez à la mort.

Toute noblesse de couraige
 Se doit bien ce jour esbayr,
 Et avoir de grant dueil partaige
 D'avoir perdu, en fleur d'eage,
 De vertus ce qu'on peult querir ;
 Noble sang, bien devez gemir
 Et plaindre madame tant bonne
 Qui tenoit honneur à sa bonne.

Estrangers & Austrichois,
 Les serviteurs de nostre prince,
 Bien devez avoir cueurt destroiz,
 Tristes, dolans, & je le croiz,

Ceste douleur vous point & pince,
 Nul de vous ne se monstre mince
 De rendre larmes avec nous,
 Car ceste perte fiert à tous.

Peuples des villes & des champs,
 Mecaniques & laboureurs,
 Maronniers, bourgeois & marchans,
 Piteux criz, en lieu de doulx chans,
 Menez & amères clameurs ;
 Femmes, laissez toutes couleurs,
 Prenez noir pour vostre vesture
 Et plourez la male adventure.

Chasseurs voleurs, gens de desduyt,
 Ung chascun d'honneste entremise,
 Plourer & fouspirer vous duyt,
 Ceste mort durement vous nuyt
 Et a vostre esperance prinse ;
 D'aulture vice ne fut reprinse,
 Mais sa très grande repentance
 Luy vault pardon & penitance.

En lieu de tambours fouspirons,
 En lieu de chanffons rendons pleurs,
 En lieu de danffer regrettons,
 Pour pompes de noir nous vestons,
 En lieu de riz menons douleurs
 Etenchons en larmes noz cueurs
 Et nous rendons en l'hermitaige
 De dueil, de courroux & de raige.

Et se Dieu ne se courrouçoit
 Où je conseille d'obéyr,
 Qui telle perte sent & voit,
 Pourquoi abrégier ne pourroit

Sa vie quel'on doit hayr,
 Se Atropos qui fait fuyr
 Fift à mon cueur si dure touche
 Qu'il m'alita sur une couche.

Là prins fièvres de fouvenance
 Et catherre de desplair,
 Une migraine de souffrance,
 Colicque d'une impasience,
 Mal de dens non à soustenir,
 Mon cueur ne porroit plus souffrir
 Les regretz de ma destinée,
 Par douleur non accoustumée.

Je devins vain & failly pour
 Et si très foible en tous endroiz,
 Qu'il me sambloit qu'on m'eust escoux
 Et froissié de terribles coups,
 Sans avoir puissance ne voix ;
 Ainfi me trouvay celle fois
 En une langueur non pareille
 Et cheuz en une dorme-veille.

Là me sembloit que j'entendoye
 Deux de mes amis rihoter,
 Ces deux oncques veu je n'avoye
 Et touteffoiz je les sentoye
 Et si ne les peulx regarder ;
 L'un fut mon œil qui volt plorer,
 Et l'autre fut, pour au voir dire,
 L'âme qui ne vouloit que rire.

Mon œil qui fut remply de lermes
 Comme felon & despité,
 Sur l'âme qui tenoit telz termes
 De rendre riz joyeux & fermes,

Sans monstrier douleur ne pité,
 Si dist : « O âme sans bonté,
 Pourquoi icy si te desvoye
 De rire dont tant je larmoye ? »

L'ÂME.

« Chascun n'a pas une pensée,
 Chascun n'a pas ung sentement ;
 Se plourer veulx à la vollée,
 Je n'en doiz pas estre troublée
 Sans savoir pourquoi ne comment ;
 Diz la cause de ton tourment
 Et je respondray sans mentir
 Pour quel raison je prens plaisir. »

L'ŒIL.

« Trop est de nature diverse
 Et de cruelle volenté
 Qui plaisir quiert ou le converse
 En ceste malheurté perverse,
 Quant la mort par sa cruaulté
 A le monde desherité
 De celle qui fut la meilleur
 Dont Dieu fera jamais donneur. »

L'ÂME.

« Tu comptes mort ce qui vivra
 En vertueuse renommée,
 Tant que le monde durera ;
 Sa vertu la ramentevra,
 Son loz la tiendra en durée,
 Et si est raison approuvée
 Que tel si vit qui est bien mort,
 Dont ton desconfort m'est confort. »

L'ŒIL.

« Quant me souvient de ses vertuz,
 De son port & de son maintien,
 Que jamais je ne verray plus,
 De cesser mes pleurs c'est abuz,
 De confort je ne voy moyen ;
 Et toy, dure comme ung payen,
 Tu riz pour moy faire despit
 Du plus grant deul qu'onques Dieu fit. »

L'AME.

« Supposons que le plourer vaille,
 Ce que ne vault ny ne prouffite,
 Raïson ne veult pas qu'il m'en chaille,
 Tant qu'à toy ne de telle taille,
 Car quant seras du monde quite
 Terre deviendras pour mérite,
 Et moy, se Dieu le m'a permis,
 Le verray brief en paradis. »

L'ŒIL.

« Quant j'ay veu le grief, la langueur
 Que ceste dame feut porter,
 Le mal, la peine, la douleur,
 Rompre les nerfz, crever le cueur,
 Morir devant moy & finer
 Celle qu'on fouloit honnorer,
 Impossible m'est l'esjoyr,
 Ne voir jamais riens de plaisir. »

L'AME.

« Tu pleures le mal, la souffrance
 Qu'elle a .ix. heures soustenu,

Mais je gousté la repentance,
 Sa grant foy, sa ferme constance,
 Le bon chemin qu'elle a tenu,
 Je riz quant m'en a souvenu,
 Car le signe de la mort telle
 Monstre qu'elle a bonne querelle. »

L'ŒIL.

« O beaulté, bénigne recueil,
 Triumphe d'honneur & la gloire
 Son souvenir m'ocist de dueil,
 Je fons en larmes &, je le veul,
 Je plains de non morir encoires ;
 Et toy, fontaine mandegloire,
 Du dueil qu'il me convient porter
 Tu ris & me laïffes plorer. »

L'AME.

« Se tu liz en saint Augustin,
 Tu trouveras qu'on doit louer
 Le corps selon la borne fin
 Et jugier le bon pelerin
 A son voiage definer ;
 J'ay fait la dame trespasser
 Si bien, si catholicquement,
 Que je me riz de ton tourment. »

L'ŒIL.

« Quand je luy viz prendre la croiz
 Entre ses deux bras & porter
 Et baïfier des fois plus de trois,
 Clorre les yeulx, ouvrir les dois,
 Et la chandaille habandonner,
 Comment puis je jamais ceffer

De plorer, je le te demande,
Ceste perte qui fut si grande ? »

L'AME.

« Tu ressembles celluy qui prent
Les espines & les chardons,
Et par oppinieus assent
Laisse ce que mieulx & bon sent,
Comme les roses & boutons ;
Tu veulz qu'en regretz nous meſtons
Et nous meſtons en defespoir
Pour celle que Dieu veult avoir. »

L'ŒIL.

« Se Dieu eust voulu consentir,
Que celle nous fust demourée
Et les sieges lassus remplir
De ce que pavoit moins servir
En ceste mondaine vallée,
Il eust fait aulmosne dorée,
Et de ma part sans murmurer
Je n'ay cause de m'en louer. »

L'AME.

« Ainsi fait l'enfant innocent
Que quant on le bat & chastie,
Il dit que c'est par maltalent
Et ne l'entend pas ou le prent
Que c'est pour amender sa vie ;
Se Dieu a la bonne ravye
Où nous avions trop de fiance,
C'est pour estre nostre espérance. »

L'ŒIL.

« Que fera la chevalerie,
 Bourgeois, laboureurs, citadins,
 La noblesse fera périe,
 Maintenant regnera envye,
 Meurdres, vengeance, larrecins,
 Ung chascun tendra à ses fins,
 De justice, on n'[en] aura cure
 Et ira tout à l'aventure. »

L'ÂME.

« Cil qui fendit la Rouge Mer
 Et qui Moyse conduysoit,
 Se nous le voulons réclamer,
 S'est Dieu, pour nous reconforter,
 Aussi puissant comme il estoit.
 Que scez tu s'il nous convenoit
 Une âme digne dedens briefz jours
 Qui priaist pour nostre secours ? »

L'ŒIL.

« A, Dieu, que ne feust ton plaisir
 Que celle qui gist soubz la lame
 Eust peu tant de grace acquerir
 D'estre digne de requerir
 Nostre bien, le corps avec l'âme !
 Heureux fussions, o nostre dame,
 Mais tu as monsté ta fierté
 Contre nostre neccésité. »

L'ÂME.

« O œil de fol entendement,
 Veulz tu les faiz de Dieu reprendre ?

Veulz tu tourner le firmament
 Veulz tu arguer follement
 Celluy qui peult oster & rendre,
 A qui nul ne se peult deffendre,
 Et fault conclure, quoy qu'il deult,
 Qu'il est bien fait ce que Dieu veult. »

L'ŒIL.

« Duc Philippe, enfant debonnaire,
 Qui esse qui te gardera ?
 Qui prendra au cueur ton affaire
 A ton grant besoing necessaire ?
 Qui est cil qui te portera ?
 Chascun en prendra qui pourra,
 Tes biens seront mis en pillage
 Comme une chose d'avantaige. »

L'AME.

« Dieu ne s'en est pas attendu
 Ez pleurs de tes larmes perdues.
 N'avons nous pas le fort escu,
 Son noble père de vertu,
 Dont les vaillances sont congneues ?
 Et n'a prince deffoubz les nues
 Mieulz digne de nous secourir,
 Se nous luy voulons obeyr. »

L'ŒIL.

« Elas, à mon oppinion,
 Je crains moult qu'ainsi ne peult estre.
 Je voy naistre division,
 Je doubte la rebellion,
 Chascun quiert souvent d'estre maistre,
 Je ne congnois plus A ne lettre ;

L'entendement fault & fauldroit
Se le chemin ne va le droit. »

L'AME.

« Requerons Dieu, qui tout radresse,
Qu'il vueille tout en bien tourner,
N'espargnons avoir ne richesse,
Prions pour la bonne sans cesse,
Soyons loyaulx sans varier ;
Le filz & le pere honnorer
Devons tous d'une égale marche,
Autre conseil ne scet La Marche. »

L'ACTEUR.

Ainsi me laissa le dormir
Et me trouvay sans compaignye,
Si ne me peulz oncques tenir,
Continuant mon desplaisir,
D'escripre ceste fantaisie ;
Se aucun a de la lire envye,
Si excuse ma defaillance :
Où est grant dueil, là fault science.



VII

PRÆDESTINATION DES SEPT FÉES

ET LEURS DONS A L'EMPEREUR CHARLES

fait par La Marche.

Entre le dormir & veiller,
Entre la nuyt & l'adjourner,
La teste sur mon oreiller,
L'autrier prins à fantasier
Ung cas que je ne veul celer,
Et me sembla de me trouver
En ung jardin plain de delices
Flerant plus doulx que les espices.

Ce jardin n'estoit pas bien grant,
Mais il estoit paré de treilles
Chargées moult espeffement,
De tous costez & largement,
De rofes blanches & vermeilles.
C'estoit unes droictes merveilles
De veoir les fleurs & la verdure
Dont ce lieu volt parer Nature.

En pluiseurs lieux poindoit l'herbette
Qui failloit freschement de terre,
Rendant odeur tendre & doulcette,
Le romarin olt sa fleurette,

Liz, lavende peult on là querre ;
 Pour abregier, sans plus enquerre,
 Toutes fleurs furent là assises
 Qui sont pour deliter requises.

Ce lieu fut moullié de rousée
 Aussi douce qu'au mois de may,
 La chaleur ne fut là trouvée,
 Le froit n'y peult avoir durée,
 Là ne peult foulcy ne esmoy,
 Assez louer Dieu je ne scay
 Qui me fit en ce lieu venir
 Pour oublier mon desplaisir.

Par ce lieu oyseaulx voletoient
 Menant son tout mélodieulx,
 Et quoy que divers sons chantoient,
 Toutefois gaiz s'entre accordoient
 Si gentement qu'on ne peult mieulx ;
 C'estoit ung debat moult joyeulx
 D'oyr ces oyfelons chanter
 Pour le temps qui fut bel & cler.

Pour estre la place plus sayne
 Et le lieu tenir en frescheur,
 A l'un des coingz de ce demaine
 Sourdoit une clere fontaine
 Qui rendoit ce lieu en moiteur.
 Là veissiez par moult grant faveur
 Privément & sans dangier,
 Les oyseletz boire & baigner.

Ce lieu me sembla delitable
 Plus qu'autre que veisse jamais.
 Or me fault raccorder sans fable
 Le droit voir de ce lieu notable

Et dont du surplus je me taiz.
 La veiz je pour ung entremetz,
 Au milieu de ce lieu de joye,
 Ung pavillon d'or & de foye.

Et se peult de ligier entendre
 Que j'amiray ceste merveille
 Jusques à n'oser entreprendre,
 A peyne pënser ne comprendre,
 Que c'est qui leans s'appareille.
 Ceste aventure nonpareille
 Me tint longtemps, que je n'ofoye
 Approucher ce que je veoye.

Desir de savoir m'enhortoit
 De regarder au pavillon,
 Mais crainte ne le me souffroit
 Pour ce qu'il ne m'appartenoit
 Mettre main à si noble don.
 En celle fraieur & frisson
 Fus longuement que je feroie,
 Et me concluz que j'atendroye.

Tant demouray en celle attente,
 Que je perceus d'en hault descendre
 Une nuée moult pesante
 Sans tourbillon & sans tourmente;
 Mout fut bel de ly voir l'air fendre
 Et ne fut pas long mon attendre,
 Que doucement & sans dangier
 S'affist la nuée ou vergier.

Tant fut celle nuée espeffe
 Que mon œil ne la polt percer,
 N'entendre qui là fut & qu'esse,
 Mais bien j'oyz qu'il y olt presse

De gens qu'on ooyt devifer,
 Et me sembloit à l'escoutter
 Qu'en ce lieu furent arrivées
 Nymphes ou ung nombre de phées.

Et affin que riens n'empeschaffe,
 Je me tiray en ung destour,
 Le plus secret de celle place,
 Et affin que tout regardasse
 Sans estre veü par nul tour;
 Si ne feîz pas long sejour
 Que la nuée fut rompue
 Et demoura le tout en veue.

Si n'euz pas mes peines perdues,
 Car là je veis tout plainement
 Sept dames de blancheur vestues,
 Assises pour estre mieulx veues
 Sur carreaulx d'or très richement.
 En ce point furent longuement,
 Et sembloit que teinssent escole
 Qui commenceroit la parolle.

Après honneur & reverence
 Fait l'une à l'autre par chascune,
 Celle qui fu chief d'aparance
 Sa raïson ouvrit & commence
 Par parolle doulce & comune,
 Disant: « Mes seurs, je ne suis qu'une
 De vous pour furnir & parfaire
 Le devoir que nous devons faire.

« Et pour delyer nostre sacq
 Et declairer nostre entreprise,
 La faige madame du Lacq,
 Qui nourrit Lancelot du Lac,

Le chevalier que tant on prise,
 A chascune de nous tramise
 Pour donner benediction
 A ung enfant de hault renom.

« Soubz ce pavillon grant & riche
 Dort cest enfant en son repos,
 Nez de la grant maison d'Auſtrice
 Et veult que nulle ne soit chiche
 De lui donner vertuz & loz,
 Moy je lui donne par briefz motz
 Qu'il ait la vertu de prudence
 Pour acquerir toute science.

« Jeufne prince, qui gifez en ce bers
 Et y faictes & repos & gefine,
 Dormant aux yeulx fermez & à l'envers,
 Reveillez cy voz esperitz divers
 Et retenez ceste bonne doctrine,
 Que je [qui fuis] la phée Proserpine,
 Vous ordonne pour en cueur concevoir
 Quel chose c'est que de prudence avoir.

« L'homme prudent à tout ſeur port arrive,
 Il gaigne temps & en fait ſon prouffit,
 Il ne craint riens ne le fons ne la rive;
 L'homme prudent pour riens ne ſe deſrive,
 Il n'eſt jamais foulé ne deſconfit;
 Qui eſt prudent ſa gloire lui ſouffit
 Et de ſes biens ſe tient à ſouffifance,
 L'âme & le corps nourrit en attemprance.

« L'homme prudent eſt hardy & vaillant
 Au ſien deffendre & ſon païs garder,
 Sans grant raiſon n'eſt jamais aſſaillant,
 Par bon conſeil gouverne ſon vaillant

Et scet à point departir & donner ;
 Qui bien le fert, il le scet guerdonner.
 L'homme prudent craint Dieu & [si] l'honneur
 Et devant tout pour son âme labeure.

« O noble Charles, né de roix & d'empire,
 Enfuiz les meurs de tes bons anceffeurs,
 Qui furent telz qu'on n'en peult trop bien dire,
 Leurs cronicques se font louer & lire
 Pour exemple de toutes bonnes meurs,
 Les destinées de moy & de mes feurs
 Qui te sont cy en pur don presentées,
 Soient par tøy en temps executées. »

Lors Proserpine se dresse
 Sur ses deulx piedz moult doucement,
 Et de sa main elle leva
 Une grand croix qu'elle dresse
 Benissant le lieu & l'enfant,
 Et comme par enchantement
 Le pavillon qui tout couvroit
 Descouvroit ce qui là estoit.

Lors tout clerement je perceuz
 L'enfant qui au bers reposoit
 Si riche qu'on ne pourroit plus,
 Et le couvertoir de dessus,
 Qui l'enfant & le bers couvroit,
 Chargié d'armines se monstroit
 Pour paroir par toute province
 Que là gifoit ung noble prince.

Le bers fut painct de bout en cor
 De figures par grans maistries,
 Toutes vesteues de fin or,
 Et la viz je, dont me recor,

En pluifieurs lieux entretailies
 D'Auſtrice les armoieries,
 Meſlées d'Eſpaigne & Bourgogne,
 Qui ſemble moult belle befoingne.

Et au deſſus une aigle avoit,
 A deulx teſtes hault eſlevée,
 Qui l'empire repréſentoit,
 Et touſours l'enfançon dormoit
 En faiſant douce reposée.
 Or fut que la ſeconde fée,
 Pour faire ſa commiſſion,
 Donna ſa benediſtion.

Et dit: « Noble enfant & benigne,
 Je vous donne pour deſtinée
 Qu'ayez la vertu magnanime;
 Enſuyvant ma ſeur Proſerpine,
 Qui prudence vous a donnée,
 Ceſte eſtraîne bien ordonnée
 Vous apprens, ſe vous eſtes ſaige,
 Qu'ayez la force de couraige.

« Car prince qui porte vertu,
 Pour tout l'affault que peult fortune,
 Ne doit jamais eſtre vaincu,
 Mais faire d'eſpoir ſon eſcu
 A relever ſon infortune;
 Force de cueur c'eſt roche bonne,
 Dure qu'on ne peult entamer,
 Et ung bien qu'on doit moult louer.

« Je n'entends pas qu'ung conquereur
 Qui prent l'aultruy à l'avantaige,
 Sans avoir tiltre d'acquereur,
 Se nomme pour force de cueur

Ne magnanime par oultrage :
C'est ung larron plain de pillage,
Et est dommaige qu'en donnée
Luy est bon lotz & renommée.

« Mais quant un homme est oppressé
Du sien & de son héritaige
Et veult son droit estre avanché,
Jamais ne doibt estre lassé
De combatre pour son partaige.
S'il a fort cueur, c'est bon ufaige,
S'il quiert & combat pour le sien,
On n'en pourroit jugier que bien.

« Cueur magnanime est père de vaillance,
D'homme vaillant vient bonne renommée,
Cueur magnanime à haulte chose pense,
Ce qu'il emprend, il le mayne à oultrance,
Heur ne malheur n'ont contre lui durée,
Couraige d'homme chaffe tout à l'espée,
C'est le moyen pour obtenir victoire
Et sur les preux avoir honneur & gloire.

« Très noble Charles, d'Austrice le premier,
Prenez en gré la presente omelye,
Incorporez les motz de ce dictier,
Ayez le cueur aussi dur que d'acier
Pour tout porter & la mort & la vie;
Des biens d'aultruy jamais n'ayez envye,
Combatez vous pour le vostre garder
Et sur ce point Dieu nous vueille sauver ! »

Ce dit humblement s'enclina
La noble fée dessus dicte
Et puis seoir s'en retourna
En son siege qu'on lui garda,

Comme dame de grant mérite.
 La tierce, qui fut chose eslite,
 Se leva pour son tour furnir
 Du fort qu'elle devoit sortir.

Et dit pour monstrier sa puissance :
 « Doulx enfant de haulte origine,
 Je te donne de ma science
 La noble vertu d'atemprence
 Qui vault plus que d'or une myne.
 Atemprence, c'est chose digne,
 Qui garde raison & droicteure
 Et fait avoir bonne aventure.

« L'homme atempéré n'est pas sans grant sagesse
 Il vainct courroux & toute malveillance,
 L'homme atempéré toute rigueur delaisse,
 Jamais ne ment ne ne fault à promesse,
 Son parler est doulx en commune usance,
 L'homme atempéré porte beau son offence,
 Et tous les faitz conduit à la mesure
 Et à chascun fait raison & droicteure.

« Atemprence, c'est la douce rousée
 Qui amortist les noises & discors,
 La paix nourrit comme chose louée,
 La guerre fuit pour œuvre reprouvée,
 Le droit demande & reboutte les tortz ;
 Atemprence c'est l'un des bons des fors
 Que l'on pourroit à l'homme destiner,
 Et qui plus peult à son bien prouffiter.

« Atemprence, c'est mère de savoir
 Et des vertuz l'estoille principale,
 Le corps conduict en santé par povoir,
 La langue garde sans trop de plait avoir,

C'est de raifon la maiftrefle & regale,
 Elle eft de l'homme la princeffe reale
 Pour le garder d'entreprendre folie,
 Et qui plus eft, elle fait longue vye.

« Prenez en gré, prince de noble geſte,
 Et retenez, fans le meſtre en oubly,
 L'enſeignement que vous donne Arminette ;
 A voſtre bien elle eft encline & preſte
 Comme l'amy ſeroit pour ſon amy.
 Soyez tousjours d'atempérance garny
 Et vous ſerez réputé en voz faiz
 Saige de meurs & tenu des parfaiz. »

Lors Arminette, de tout honneur aprise,
 Fit reverance à l'enfant debonnaire,
 Son fait furny, ſa charge, ſon empriſe,
 S'eſt en ſon lieu retournée & aſſiſe
 Comme celle qui fait a ſon affaire.
 Pour accomplir ce quil fut neceſſaire.
 La quatrieſme ſe leva doucement,
 Et fit la croix pour bon commencement.

Diſant : « Enfant, le grant Dieu te béniffe
 Et te doint grace de garder les vertuz
 Que mes ſeurs t'ont donné de leur office,
 Et de ma part je te donne juſtice
 Qui fut de Dieu tranſmiſe de là ſus ;
 Qui pert juſtice, il ne regnera plus,
 C'eſt le tréſor qui garde ſeignorie,
 Les biens, l'honneur, le pouvoir & la vye.

« Prince doit faire la juſtice reluire
 Et flamboyer par villes & pays,
 Pour ung chaſcun à faire raifon duire,
 Les officiers doit prince à ce conduire

Ou corriger comme ses ennemis.
Tous les grans maux qui sont en terre mis
Et dont on voit nostre mal apparoir,
Sont advenuz par non justice avoir.

« Empoingnez, prince, l'espée & le baston
Pour vous faire par justice doubter,
Faiçtes tout ung le serf & le baron,
Sans regarder prince ne compaignon ;
Allez le droit sans riens dissimuler,
Parcial juge on le devroit brusler,
Clouez les yeulx, ne congnoissez perfonne,
Dieu le commande, c'est la lechon qu'il donne.

« Prince si lasche que d'estre parcial
En sa justice pour âme qui soit née,
Se fait nommer exemple de tout mal,
Et trouble tout le bien en général,
Dieu le maudit pour chose diffamée ;
La droiçte voie qui nous est ordonnée,
Suyvons la bien, se voulons lotz avoir
Et paradis, qui est le grant avoir.

« Bien est maudit qui justice ne garde
Qui est de Dieu commise & ordonnée,
Et qui justice en dissimulant farde,
Il est raison que Dieu le picque & larde
Des grans tourmens d'infemale fumée ;
Doncques justice vous soit recommandée,
Priant à Dieu que foyez bon & digne
De retenir le conseil palatine.

« Priant à Dieu, prince de grant valeur,
Qu'il vous donne de justice le don,
Si pourront dire voz soubjectz par honneur ;
« Nous avons prince, archiduc & seigneur,

« Gardant justice, le droit & la raison. »
 Se ne le faistes, vous brassez la poison
 Pour destruire l'honneur, le corps & l'âme
 Et pour regner en reproche & en blafme.

« Si prens congié à vostre seignorie
 Et vous bénis de Dieu & de sa mère. »
 Lors fit la croix comme bien enseignie
 Et s'en ralla devers sa compaignie,
 Comme celle qui fait a son mistère.
 Dont la v^e, où moult de sens appère,
 Saillit sur bout pour sa charge monstrier,
 Et humblement vint l'enfant saluer.

Celle cinquiesme d'amour & de franchise
 Seigna l'enfant de bonne affection,
 Disant : « Prince hault né & que l'on prise,
 De loingz païs je suis à toy transmise
 Pour te donner ma bénédiction,
 Dont de ma part pour bonne portion
 Je t'enrichiz de la vertu de foy
 Que chrestien doit desirer de foy.

« De toutes loix la foy est la plus seure
 Et se nomme la foy renouvelée,
 Heureux celluy qui en la foy labeure
 Et tient la loy, sans la laiffier une heure,
 Que Dieu de foy nous a recommandée.
 La loy Moïse fut de Dieu ordonnée,
 Mais quant luy mesmes de la vierge naquist,
 La loy de grace nous donna & acquist.

« Soubz ceste foy est nostre loy fondée,
 Ce que l'eglise nous tesmoingne & apprend,
 Dieu l'ordonna & l'a reconfermée
 En respandant son sang par randonnée,

Et souffrit mort, l'escripture l'aprent,
 Il devint homme, qui fut une haulte œuvre,
 Et volt en croix humainement mourir
 Pour noz pechez racheter & garir.

« D'une vierge naquist le createur,
 Vierge conceut & vierge l'enfanta,
 Vierge demeure la mère du faulxveur,
 De ce mistère fut le vray conducteur
 Saint Ésperis, qui celle œuvre umbroya ;
 L'humilité que Gabriel trouva
 En celle vierge, qui se nomma ancelle,
 Pleust si à Dieu qu'elle est mère & pucelle.

« Vierge Marie, bien te devons amer,
 Quant tu es cause de nostre sauvement,
 Et fermement & de bon cueur loer,
 Quant Dieu t'esleut pour ton saint filz porter,
 Dont ton pur ventre fit le nourissement ;
 De toy nous vient la foy entierement,
 Se la gardons, nous aurons paradis,
 Ce que Dieu dit & le nous a promis.

« Et pour la foy en plus hault degré mestre,
 Jhesus a mis, miraculeusement,
 Son corps sacré entre les mains du prestre.
 Et son pur sang offert pour nous repestre ;
 Bien le devons recevoir dignement.
 Noble prince, prens cest enseignement
 Et tiens en foy la consécration
 En révérence & en devocion.

« En augmentant ceste foy très certaine,
 Jhesus voulut de mort resusciter,
 Puis ez enfers comme chief capitaine
 S'alla monstrier par puissance haultaine,

Et ses amis volt du limbe geſter,
 Noz vielz pères il alla viſiter
 Et ramener d'infernale priſon,
 En procurant noſtre redemption.

« Grans miracles fit Jheſus en ce temps,
 Mors faire vivre & malades garir,
 Saner les ladres, faire muetz parlans,
 Et moult de biens qui nous ſont apparans,
 Que nous devons avoir en ſouvenir ;
 Puis volt ez cieulx monter à ſon plaſſir :
 Qui celle foy n'a en creance plaine,
 Il n'eſt digne de la foy creſtianne.

« Dieu, pour monſtrer ſon pouvoir magnifique,
 A Pentecoſte ne fit il pas deſcendre
 Le Saint Eſprit par divine pratique
 Sur ſes apôſtres, rudes gens & ruſtiques,
 Sans eſtre clerks, fans lecture, fans apprendre,
 Et tout ſoubit leur fit la foy comprendre,
 Et tous langaiges leur aprint cy ung jour,
 Dont tout le monde preſchèrent à leur tour.

« La loy divine fut par eulx exaulcée
 Et la voye celeſte préparée,
 Par rudes gens noſtre foy prononcée ;
 Dieu leur donna parler de prophécie,
 De foy, de loy ont la terre parée,
 Sur eulx a Dieu grande grace monſtrée
 Dont ilz nous ont declairé l'eſcripture
 Et eſclarcy mainte parole obſcure.

« Le ſaint baptême ont tousjours augmenté
 Et ramentu les dix commendemens.
 Mains deſvoyez ont par leur ſens donté
 Saiges les fit la divine bonté

Ainsi soubit que tournent mouvemens.
 Noble prince, faictes voz paremens
 De Dieu servir & des apostres croire
 Et vous aurez sur les vices victoire.

« Retenez bien ce que vous dit Armoise,
 Qui leulment vostre prouffit conseille;
 Se j'ay failly, il m'en desplaist & poise,
 Si m'en revoiz sans faire bruit ne noise
 A celle fin que je ne vous esveille. »
 Ainsi Armoise, qui pour bien faire veille,
 S'en retourna en sa place seoir,
 Et me semble que olt fait son devoir.

Lors la vi^e des fées se dressa,
 Plaine de sens, saichant & attemprée,
 Ses fors sortit par croix qu'elle dressa
 Dessus l'enfant où son fait s'adressa,
 D'humble façon & volenté fermée,
 Disant : « Personne de la bonne heure née,
 Je te fortis & donne par usance
 D'avoir vertu qui se nomme Esperance.

« Et pourroit ja à pluiseurs gens sembler
 Que mon present n'est pas de grant extime,
 Je diz que si & si le veul monstrier.
 Esperance fait les cieulx escheller
 Et paradis gaigner par œuvre digne,
 Esperance tient les cueurs en saisine
 Et tous grans faiz entreprendre & furnir,
 Esperance peult moult l'homme servir.

« Peu serviroit la loy tenir & croire,
 La loy garder & ses commandemens,
 Se esperance ne nous donne victoire.
 Ferme pourpotz, par art & par memoire,

D'avoir la part au règne que tu tens.
 Soubz bon espoir conduitz & jour & temps
 En bonne vie & règne leaulment,
 C'est le chemin de nostre faulvement.

« En ferme foy esperance doit estre
 Que ce bon Dieu tousjours guerdon nous donne,
 En luy devons nostre esperance mestre,
 Des grans loyers c'est le seigneur & maistre,
 D'un bien rend cent, sa parole l'ordonne,
 Nous l'offensons & tantost nous pardonne ;
 Se nostre cueur retourne à sa mercy,
 Pardon aurons, nul n'en soit en soucy.

« Quant en bataille ou rencontre feras
 Ou en fait d'armes où bon renom se prend,
 Garde esperance & vaincu ne feras,
 Par esperance la vigeur maintiendras,
 Qui pert espoir, il pert nom de vaillant ;
 Esperance n'est jamais défailant,
 Elle esbahit & trouble l'ennemy
 Et assure le cueur de son amy.

« Esperance fait grains & bledz semer,
 Esperance nous fait les fruitz atendre,
 Par esperance nous allons cultiver,
 Soyer les prez, les vignes labourer,
 Faire greniers pour le chier temps deffendre,
 Esperance fait amours entreprendre ;
 Brief, se n'estoit esperance soubtille,
 L'homme feroit en ses faiz inutile.

« Esperance encoires nous pourchasse :
 C'est qu'en menant devote & bonne vye,
 Nous pervenrons en sa tressainte place,
 Pour veoir Dieu & choisir face à face ;

Lors fera l'ame de tous biens affouvyé,
 De ce grant bien devons avoir envye,
 Ce qui ne peult de nous estre aprouchié,
 Fors par vertuz & rebouter pechié.

« Prenez en gré, prince noble & humain,
 Ce brief present que vous donne Blanchette,
 Et retenez le proverbe certain
 Que je vous baille de bon vouloir, tout plain
 D'esperance, gardez la en recepte,
 Dieu vous deffende de mal & de moleste,
 Et me doint grace que mon don vous prouffite,
 Ainfi fay fin à ce que je recite. »

Ainfi Blanchette olt achevé
 La charge qui luy fut commise,
 Moult bel a l'enfant salué,
 Puis a son siege recouvré
 En quel pour repoz fut assise.
 La vije que moult je prise,
 S'eleva pour le fait furnir
 Qui la fit en ce lieu venir.

Ceste vije, en son sens prompte & forte,
 Reverenda l'enfant qui là dormoit,
 Mains benissons moult de croix lui assortie,
 Par tel façon & de si bonne forte
 Q'on veoit bien que le cuer luy parloit
 Difant : « Enfant des meilleurs que l'on voit,
 Pour le present que je t'ay apporté,
 Je te donne vertu & charité.

« Et combien que derrenière je parle
 De mes six seurs qui t'ont fait leur present,
 Par moy auras le trésor & la parole
 Du riche don qui s'escript & rapelle :

C'est charité qui vault entierement
 Tout le trésor deffoubz le firmament,
 C'est la vertu du cueur & de Dieu née
 Et se nomme la plus recommandée.

« Donner pour Dieu ses aulmosnes souvent
 N'est pas tousjours un^g œuvre charitable ;
 Se vaine gloire y est, ce n'est que vent,
 Se tu le doiz, ce n'est que payement.
 Souvent on donne pour en estre louable,
 Mais qui veult faire une aulmosne notable,
 Secretement soit faite & à muchette
 Et à perfonne que l'on scet en difette.

« N'aulmosnez pas pour en avoir guerdon,
 Sinon de Dieu & de sa doulce mère ;
 Sans charité Dieu n'accepte le don,
 Ce n'est pas tout d'acquérir le pardon
 Par don donner ou joyal qui appère :
 Confesser fault par volenté amère
 Et porter faiz de dure penitence,
 Qui veult de Dieu avoir remuneration.

« La charité doit commencer à foy,
 C'est par donner à son ame soulas,
 Des biens mondains je ne diz riens ou poy,
 Mais de mater le corps & tenir quoy
 Par non cheoir de l'ennemy ez las,
 C'est charité & souffisant repas
 Pour la povre ame nourrir & substanter,
 A quoy chascun devroit bien labourer.

« Et puis se doit la charité estendre
 Sur son prouchain en conseil, en aide,
 De si bon cueur qu'il ne doit estre mendre
 Que se pour luy le vouldoit entreprendre ;

La charité à bienfait maine & guyde,
 Donnez pour Dieu, n'y meçtez frain ne bride,
 Se la difette te monstre la pitié,
 Lors monstrerons charitable amitié.

« Celle vertu est fort de Dieu amée
 Tous les docteurs l'ont tesmoigné pieça,
 Qui charité fera en la journée,
 Sa requeste luy sera accordée ;
 Charité veult & charité fera
 Et pour monstre que charité ama,
 Il fut à nous charitable tant fort
 Qu'il a receu passion & la mort.

« Faifons le feu de charité ardoir
 Dedens noz cueurs pour les vertuz lustrer :
 Faifons feichier le bois par bon vouloir,
 La paille soit de pitié pour ardoir
 Et le charbon d'aumosnes pour durer,
 Les cendres soient, pour jamais definer,
 Des propoz fermes fans vouloir departir,
 Pour charité garder & maintenir.

« Prince party de ligne vertueuse,
 Dont le renom par tout le monde luit,
 Prenez en gré le present de Soingneuse
 Et retenez la vertu fructueuse
 De charité, qui sur toutes reluit ;
 Ce don d'honneur bien vous sert & vous duit
 Et vous fera de Dieu estre prouchain,
 Qui vous fera guydeur & souverain. »

Et se chascune a bien reverendée
 Le bers, l'enfant, le lieu & le repoz,
 Soingneuse s'est en ce bien acquittée
 Par façon bonne, plaifante & ordonnée,

Sans perdre ung point de manière ou propòz
 Difant : « Enffant, Dieu te doint force & loz
 D'avoir honneur, bruit & chevalerie
 Et fur ce point voy en ma compaignie. »

Je regarday tout, & fait & mistère,
 Par le plus prez qu'il fut en mon possible
 Et n'arrestay comme riens, pou ou guaire,
 Que la nuée de retour ne s'apère
 Qui en ce lieu comme chose invifible
 Olt apporté, par ung œuvre terrible,
 Les sept phées dont chascune eft nommée
 Pour à l'enffant donner fa destinée.

Auffi foubit que je le vous devife,
 Celle nuée les phées emporta,
 Si très foudain & par telle maiftrife
 Que j'en perdiz & la veue & l'antife
 Et ne fçay riens où tout se transporta.
 Le pavillon en fon point demoura,
 Mefme l'enffant pour ceste grand merveille
 Ne s'esveilla, mais se dort & fommeille.

Dont pour veoir fin de ceste aventure.
 Je me tins quoy là où muchié m'estoye,
 Si veiz entrer ou vergier bone aleure
 Les damoifelles qui de l'enffant ont cure
 Comme d'elles, je les recongnoiffoye,
 Moult s'esbahirent, quant vindrent celle voye
 Et qu'elles virent le pavillon ouvert,
 De quoy l'enffant avoit esté couvert.

Et fi perceurent les patz par la rousée,
 Qui bien sembloient mignotz & feminins,
 De ces sept phées qui ont fait leur paffée
 Au tour du bois par l'herbe & par la prée,

Et ne savoient pourquoy ne à quelz fins.
 Plus les veoye & plus quoy je me tins,
 Et n'y olt celle qui solt que devenir
 Ne que peuist l'une à l'autre parler.

Mais ung seul point les a reconforté :
 Ce qu'ilz veoient au bers l'enfant dormir
 Si doucement que se sambloit santé ;
 A quoy chascune a cueur resuscité,
 Mais pas ne fut sans plorer & gemir.
 L'une parla, qui se fit hault oyr,
 Qui s'escria comme de sang esmeu :
 « Dieu, qu'esse cy & qu'est il advenu ?

O femmes, femmes, qui avons prins en garde
 Ce noble enfant & en gouvernement,
 Que dira on quant ce cas je regarde ?
 On nous dira de chascune mufarde :
 Sottes sans foing & sans entendement,
 D'avoir laissié l'enfant si longuement,
 Qu'il a esté d'estranges mains surpris
 Et ne savons de gens ou d'esperiz. »

Grans criz gecta & fiât la berceresse
 Si haultement que j'en fus tout piteux,
 Disant : « La faulte qui nous estraint & blesse
 Est advenue par oyr une messe ;
 Louez en soit le père glorieux !
 A cor contriët & melencolieux,
 Je luy requiers de bon cueur & luy prie
 Que l'enfant n'ait meshain ne villonnye. »

Tant s'escria en faisant ses complainctes,
 Que cest enfant du sommeil s'esveilla
 Et cria hault par maniere de plainctes,
 Dont les femmes coururent aux ataintes,

Et sa nourrice le testin lui bailla ;
 L'enfant le prit, se reput & soûla,
 Puis se rendort en monstrant clèrement
 Qu'il n'avoit mal, grief ne inconvenient.

Dont de ma part plus ne me polz celer
 Et me partiz de mon embuchement,
 En voulement de leur confort donner,
 Et leur contay le gracieulx parler
 Des sept phées, de leur don & present,
 Des benissons & fors devotement
 Faiz par icelles pour le faire valoir
 Et que nulz maulx je n'y puis percevoir.

Si me prièrent chascune d'un accord
 D'enregistrer ce traictié & au vray,
 Où elles prindrent souverain reconfort.
 Je l'entreprins sans reffus ou discort,
 De mot à mot ce cas enregistray,
 Deliberé que je le laisseray
 Ez mains de ceulx qui me peuent survivre
 Pour presenter à ce prince mon livre.

Noble archiduc & duc de Luxembourg,
 Priez pour moy quant homme deviendrez,
 Et n'oubliez en villes ne en bourg
 L'enseignement, qui n'est pas long mais court,
 Dont je La Marche ay ces coupletz dictez,
 Des faiges phées & leurs dons bons louez.
 Noubliez riens, si ferez nommé prince
 Digne d'avoir & gouverner province.



Nous venions de terminer l'impression de ces pièces tirées du manuscrit de Vienne, quand nous avons constaté que la première : *Loz Loenges & Plainâes du bon duc Charles de Bourgoingne* est la même que celle dont nous avons déjà fait mention dans la liste du tome I^{er}, p. XVII de ce Recueil. M. Dinaux, dans *Les Trouvères Brabançons, Hainuyers, etc.*, (Bruxelles, 1863) p. 678, la signale avec un titre un peu différent ; *Loenge des vertus du très vaillant duc Charles de Bourgogne*. Cette variante nous avait trompé.

M. Dinaux nous apprend que la pièce se trouve dans le Mfs. 726 de la bibliothèque de Douai & qu'on lit à la fin : *Par le seigneur de Trazegnies*. Nous avions donc bien jugé en ne l'attribuant pas à Olivier de La Marche. M. Dinaux en donne, mais d'une manière évidemment incorrecte, la première & la dernière strophe.

Cette dernière strophe du Mfs. de Douai n'est pas la même que la nôtre, la voici :

Honneur sur tous querant & digne de l'avoir
 Aimant ses serviteurs, justice plus que avoir,
 Recongnissant service, aux bons faisant guerdon ;
 Le sien volloir estoit des meilleurs le plus bon,
 En ce propos fut prins par mauldite fortune,
 Soit à Dieu son bon loz durant tant que la lune.

Par le Seigneur de Trazegnies
 L'aimant, & toute sa lignies.

La pièce de Douai « compte 155 vers divisés en 22 strophes ou couplets de 7 lignes chacun, le dernier seul en compte 8. » La pièce de Vienne comprend 154 vers en 22 strophes : il est donc évident qu'à celle de Douai on a retranché une strophe, probablement la dernière de notre texte, & qu'on y a substitué celle donnée par M. Dinaux. Or, tandis que toutes les strophes sont en vers de 10 syllabes, celle que termine la signature de Tra-segnies est en vers de 12 & l'on peut dire qu'elle est, comme style & comme pensée très inférieure encore aux autres. Le sire de Tra-segnies, dont on ne connaît aucune production poétique, n'aurait-il, par hasard, à mettre à sa charge que cette strophe substituée ? Cela ne serait pas impossible. En tout cas, en 1863, la pièce n'avait pas été publiée, & nous n'avons pas trouvé qu'elle l'ait été depuis.

NOTES

I

PAGE 1, VERS 5. Le ms. porte : *ne sçauroient pas disant.*

P. 3, v. 5. On lit plutôt *hois* que *Rois*, mais qu'est-ce que *hois* ?

P. 3, v. 24. *Laurent Garin*, probablement pour le lorrain *Garin* ou *Garin le Lohérain*.

P. 3, v. 29. *Tous* est sans doute de trop.

P. 4, v. 22. Le Ms. porte *courroucé*.

P. 5, v. 18. Le poète aurait-il fait *cueur* de deux syllabes ? On remarquera les diverses manières dont le mot est écrit : *cueur*, *cuer*, *cœur*, *cor*.

VI

PAGE 25, VERS 2. Le Ms. de Bruxelles porte : *une m'en convienjt récorde*.

P. 25, v. 17. " " *prinse & ostée.*

P. 25, v. 18. " " *& a frappé.*

P. 26, v. 11. " " *que ta loenge fine.*

P. 26, v. 16. " " *chergieꝝ regres dont on te tue.*

P. 26, v. 30. " " *Zutphen & Sallins & Malines.*

P. 28, v. 9. " " *A plus fort.*

P. 30, v. 6. " " *Mesquaingnes.*

P. 30, v. 13. " " *Chasseurs voilleurs* (chasseurs au vol).

P. 30, v. 26. Le Ms. de Bruxelles porte : *Aroufons de larmes.*

P. 31, v. 2. " " *Ce pourpolꝝ qui fait à fuyr.*

P. 31, v. 13. " " *.... à faillir-poulꝝ.* On peut aussi considérer le terme *failly-poux*, comme un adjectif composé : ex. : *cor-battu*, etc.

P. 32, v. 15. Le Ms. de Bruxelles porte : *Qui playsir ou quiert ou converse.*

P. 32, v. 24. " " *Sa vertu le te demonstra.*

P. 37, v. 2. Ce vers manque dans le manuscrit de Vienne.

VII

PAGE 41, VERS 28. Le Ms. porte: *la nuée en ce vergier*.

P. 44, v. 12. Le Ms. porte: *extentées*. On pourrait corriger aussi: *experimentées*.

P. 49, v. 28. *Le conseil palatine*. Conseil de Pallas? Ce mot est douteux.

P. 55, v. 23. Mains benissons, *mains* est incorrect pour *maintes*.

P. 55, v. 32. *Qui s'escript & rapelle*. Ce dernier mot doit être incorrect.

P. 58, v. 16. *Et l'antife*. *Antife* pour *hantife*? C'est bien forcé.

P. 59, v. 32. *Coururent aux ataintes*. Peut-on corriger: *tout ataintes*?



Les deux pièces suivantes ont été faites, l'une à la mort de Philippe le Beau, père de Charles Quint, l'autre à la mort de Maximilien, l'époux de Marie de Bourgogne. Toutes deux sont tirées du codex n° 21551-21569, de la Bibliothèque royale. Ce codex est un recueil formé par quelque bibliophile du XVI^e siècle, désireux d'avoir sous la main les curiosités de la littérature, manuscrites ou même imprimées, mais déjà rares, sans doute, à l'époque de leur publication. On y trouve :

1^o *Le Traité de Noblesse de Jacques de Valère, traduit en François par M^e Hugues de Salves, prévost de Fournes, & plusieurs pièces relatives à des questions de noblesse ou de diplomatie ;*

2^o *L'abusé en court par Regnier, roy de Secile.* (Copie d'une autre main.) Ce poème de René d'Anjou a été souvent imprimé.

3^o *L'Aufrage* (Le naufrage) *de la Pucelle Marie de Bourgogne, & les Regretz du prince Albert, etc.* (le Trépas du duc des Aers), de J. Molinet (publiés dans les *Faits & dictz*. Paris, 1540).

4° *Les Regretz du roi Philippe & la Complainte sur la mort de Maximilien* (que nous publions ici);

5° *Contes ou Contesses de Flandres jusques en l'an 1527* (avec indication de leur sépulture);

6° Diverses pièces sur la bataille de Pavie (publiées dans ce tome);

7° *Ugne buée morale de .v. filles vertueuses tenues en captivité*;

8° *Epistre de la chité de Rhodes envoyée à la la S^e foy kato-lique* (17 stances), (par Nicaïse Ladam);

9° *La Complainte de Grèche* (par Molinet);

10° *La Rescription des femmes de Paris aux femmes de Lion*. (Ce n'est pas la même chose que la Reformation des Dames de Paris & la replique des Dames de Paris contre celles de Lyon, publiée dans le *Recueil des pièces françaises, etc.*, par An. de Montaiglon. Paris, 1858, t. VII, p. 241);

11° *Le Pater Noster, Ave Maria, Credo, le Petit Credo, le Bénédicité, les Graces* (publiés ci-après);

12° Pièce: Il y a environ cent ans
 Que amour pour passer son temps

13° Pièce: En reposant resjouissance

14° *La Resource du petit peuple* de Jean Molinet (*Fai&di&*, f. 92).

Notre volume, comme on le voit, renferme quelques poésies de Molinet, ce qui pourrait faire croire que les complaintes sont également de lui. Mais Jean Molinet, qui mourut en 1507, n'a pu composer la complainte de Maximilien, lequel mourut en 1519, & il n'est guère probable qu'il soit l'auteur de celle de Philippe, car on en connaît de lui une autre: *La Complainte de Renommée pour le trespas du duc Philippe de Bourgogne & le duc Charles son fils parlant à vertu*, pièce qui se trouve dans ses *Fai&di&*.

Les complaintes sur Maximilien & sur Philippe sont-elles du même auteur? Rien ne l'indique. Dans le manuscrit, les deux

poèmes se suivent. Pour le style, tous deux sont de la même force.

Il existe une autre pièce qui nous paraît meilleure, c'est la *Complainte de dame Marguerite d'Auſtrice, fille de Maximilien, roy des Rommains* : elle est arrivée jusqu'à nous, imprimée en caractères gothiques, sur un feuillet in-4°, ayant en tête une gravure sur bois représentant Marguerite à genoux devant Maximilien entouré de sa cour. Au-dessous de l'estampe, sur deux colonnes, suivent 16 strophes et demie ; le reste manque. Ce feuillet unique est intercalé dans le manuscrit 10926 de la Bibliothèque royale. M. Altmeyer, dans son beau travail sur Marguerite (Liège, 1840), a publié ce petit monument de la piété filiale. Il a été reproduit depuis par J. F. Willems, avec un fac-simile de la gravure, dans le *Belgiſch Muſeum*, t. IX, p. 141 (1845).

Nous plaçons ici une remarque applicable à toutes les pièces que nous empruntons au Mss. n° 21551-21569.

Le texte porte le plus souvent *che* pour *ce* : *Se che* n'est, *Franche*, &c. Cette déſinence pourrait faire croire que les auteurs des pièces sont originaires de la Picardie. Mais cette conséquence serait forcée. Qu'il transcrive de la prose ou des vers, des pièces de René d'Anjou ou de Jean Molinet, c'est avant tout le copiste qui picardise, & ce qui prouve à l'évidence qu'il avait devant lui un texte en français de l'Ile de France, c'est que parfois il le copie bien & oublie de revêtir sa transcription d'ornements picards. Et alors il écrit correctement *ce*, *France*, &c.

Nous le suivons dans cette dernière voie.

Nous connaissons encore une autre complainte sur la mort de Maximilien. Pour des motifs de provenance, & afin de ne pas la disjoindre d'une série, nous la publierons dans le tome suivant.

Pour commentaire historique de ces deux pièces, difons ici que Philippe le Beau mourut à Burgos, le 25 septembre 1506. Les

circonstances qui accompagnèrent son décès ont donné lieu à des soupçons d'empoisonnement. Et quand notre chançon par deux fois dit :

Se je vous eusse vollut croire
Je fusse encoire en mes pais

Et

Quand nous passâmes oultre la mer
Adoncq fîmes nous grant folie,
ne semblent-ils pas corroborer ces soupçons ?

Quant à Maximilien, il mourut au vieux *burg* de Wels, près de Lintz en Autriche, le 12 janvier 1519.



LES REGRETS DU ROI PHILIPPE

Assemblons nous de cœur entier,
Seigneurs, dames & compaignon,
Plorons la fleur des chevalier,
Philippe roi de grand renom,
Lion très preux sur tout lion ;
Pleust à Dieu il fust respité
La mort par sa rebellion,
Le prinche Dieu en ait pitié.

Le bon roi, avant son trespas,
En sentant la mort d'empres lui,
Piteusement tot par compas
Fist ses regretz en grand ennui :
« Helas ! je laisse à ce jourd'hui
Ma chière espeuse encor vivant,
Adieu, Madame, à qui je fui,
Priez pour moi, je voi devant.

Adieu, mon fils Charles & Fernand,
La mort me fait commandement,
Obéir me fault, il est tant ;
Resister ne puis nullement.

Je vous laiffe mon testament ;
 Dieu vous laift si bien gouverner,
 Que après vostre definement,
 Puiſſons ensemble au ciel regner.

Adieu, noble roi des Romains,
 Mon treschier père, mon bon ami,
 Paix, honneur, riceſſe en vos mains
 Vous ottroie Dieu de paradi.
 Pour Dieu ſoiez léal amis.
 A mes enfans, ſans nulz difcors,
 Et s'il y a des ennemis,
 Voeillez les préſerver de tort.

Adieu, duceſſe de Sçavoie,
 Margarite ma bonne ſœur,
 Et vo lignaige qui eſt par voie
 Je les laiffe ſupérieur.
 Gardez très bien mes ſucceſſeurs,
 Confortez les à leur befoing,
 Je les laiffe (en) grand ſuccès ſeurs,
 Auffi en grand peine & grand foing.

Adieu, noble roi des François,
 Et tous ceulx de la fleur de lis,
 Vous me fuſtes bon & courtois
 Quand le voiage par France fis.
 Adieu, noble roi d'Engleterre,
 Mon bon couſyn & bon amis ;
 Se je vous euſſe vollut croire,
 Je fuſſe encoire en mes païs.

Adieu, chevaliers du Thoifon,
 Et toute noble compaignie,
 Et tous ceulx du noble Lion,
 A qui Dieu donne bonne vie.

Adieu, dames & damoifelles,
 Adieu, jofnes filles & pucelles,
 La mort fi me mainne grand ghuerre,
 Il me convient pourrir en terre.

Adieu, tous mes bons amis cher,
 Qui m'avez tenu compaignie,
 Quant nous paffames oultre la mer,
 Adoncq fifmes nous grand folié.
 Hélas ! doulce vierge Marie,
 Je prendz très bien la mort en gré ;
 Se j'euffe bien crut mes païs,
 Je ne fuffe ci demouré.

Adieu, Otriche, Flandre & Hollande,
 Bourgoigne, Brabant & Artois,
 Hainault & tout le remanant,
 Adieu, tous gentilz Namurois,
 Priez pour moi au roi des rois ;
 Je lui prie & requiers auffi
 Qu'il nous préferve en tous endrois
 De tous nos mauvais ennemi. »

Quant le Roi eust tout ce dit,
 Et ordonné fon testament,
 Tantoft à Dieu l'âme rendit
 Et trespaffa bénignement.
 Or, prions Dieu dévotement
 Et à la Sainte Trinité,
 Que fon âme foit haultement
 Laffus avecq la déité.





COMPLAINTE SUR LA MORT
DE
MAXIMILIAN ROY DES ROMAINS
EMPEREUR DE ROME

Nobles, gentilz, preux Allemans,
Grands & puiffans plus que hault mas,
Plorez, hélas! tousjours clamans,
Maximilian reclamans
Qui pour son dit avoit: *halt maes*.

Plorez des vertus l'amateur,
Plorez la vrai fleur de noblesse,
Plorez de Palas le tuteur,
Plorez le bon emperateur;
Atropos pour sa mort nous bleffe.

Plorez de Mars le correcteur,
Plorez qui regardez sa lame,
Plorez des saiges le docteur,
De Salomon le vrai recteur,
Plorez & si priez pour l'ame.

Tousjours par ses prudens arrois,
 Tous vous a faictz victorieux,
 Subjugant princes, ducs & rois,
 Lesquelz a mis en defarrois,
 Plus que nulz Cefars terrieux.

Plorez, plorez & lamentez,
 Chascun de nous face prière;
 Estre debvez bien tormentez,
 Princes jamais ne furent telz
 Tenant la court noble emperière.

Plorez tous, par vos hauls accors,
 Le tuteur du fidel lion;
 Soiez concors de lui recors,
 Priez pour l'ame hors du corps,
 Chascun difant *fidelium*.



NOTES

I

Il n'y a guères de corrections à essayer dans cette pièce. Elle est évidemment l'œuvre de quelque rimeur populaire ne se préoccupant pas beaucoup des règles de l'orthographe & de la prosodie. Le copiste, contrairement à ses habitudes, y a très peu picardisé : il avait, sans doute, devant lui, une pièce imprimée en placard, qu'il a transcrite plus ou moins fidèlement.

PAGE 69, VERS 6. Ne faut-il pas lire *eust* respité ?

P. 69, v. 15. Le Ms. porte *fui*.

P. 70, v. 15. Qui est par voie. Le sens de ce vers nous échappe. Marguerite n'avait pas d'enfant.

P. 70, v. 31. Et tous ceulx du noble Lion. Le noble Lion & le *fidel* Lion de la pièce suivante, signifient probablement le jeune Charles Quint.

II

PAGE 72, VERS 5. On sait que Maximilien avait pour devise : *Halt Maß*, Gardez mesure.

P. 72, v. 12. Sa lame, c'est-à-dire, la dalle qui recouvre son tombeau.

P. 73, v. 15. *Fidelium*. C'est le premier mot de la prière pour les morts : *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace*.



COMPLAINTE SUR LA MORT
DE
MARGUERITE D'AUTRICHE

Il est inutile de donner une notice sur la princesse dont la mort est le sujet de la complainte suivante. Marguerite, la gente demoiselle, est une de nos figures historiques les plus favorisées de la sympathie des écrivains belges ou étrangers.

Longue serait la liste de ceux qui se sont occupés d'elle : de la femme, de la « tête politique », de la protectrice des arts, de la poète. Nous pouvons renvoyer le lecteur au livre de M. Altmeyer : *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique & sa cour*. Liège, 1840. Cet ouvrage, qui a paru d'abord en articles dans la *Revue Belge*, t. XI-XV, est encore aujourd'hui le travail le plus intéressant & le plus complet sur notre princesse, bien que celle-ci ait inspiré à M. E. de Quinsonas, trois volumes : *Matériaux pour servir à l'histoire de Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie, Régente des Pays-Bas* (Paris, 1860). Mais ces trois volumes, richement établis, sont bourrés de hors-d'œuvre & les erreurs y fourmillent.

Marguerite mourut à Malines, où elle a résidé 23 ans, le 1^{er} décembre 1530 (n.-s.). Ses obsèques furent célébrées dans la collégiale de St Rombaut ; son oraison funèbre fut prononcée, en latin, par Henri Corneille Agrippa, puis sa mémoire fut livrée aux poètes. Corneille Grapheus, à la prière d'Antoine de Lalaing, lui dédia des vers latins ; la *Complainte* ci-après fut peut-être la première pièce en vers français qui parût à l'occasion de son trépas.

Elle forme un in-4° de 4 feuillets, imprimés en caractères gothiques, sans doute dans quelque officine d'Anvers. Brunet (*Manuel du Libraire*) la décrit, mais probablement sans l'avoir vue. « Cet opuscule, dit-il, qui faisait partie d'un recueil de trois pièces vendu 14 livres chez Heber (IX, n°2643), en a été séparé & ensuite vendu frs. 32 50, mar. ol. en 1841. » Brunet ne cite que ce seul exemplaire : celui que nous allons décrire en est un autre.

Le f. 1^{er} porte le titre : Complainte fai//cte pour Mada//me Marguerite Archiduchesse Dau//strie, duchesse doagiere de Savoye// Comtesse de Bourgogne & de Vil//lars, etc. — Puis au milieu de la page, l'aigle impériale à deux têtes, et au bas ¶ Cum privilegio.

Au verso, non pas « un portrait gravé en bois », comme dit Brunet, mais une très élégante gravure sur bois, de 15 centim. de haut, représentant la princesse se promenant dans un jardin clos au fond duquel on voit un grand édifice rappelant peut-être un côté du palais de Malines. A gauche, la mort descend du Ciel, armée de deux traits. L'encadrement de la scène est formé d'arabesques & de rinceaux.

Au f. 2^{er} commence le texte *Toy Jupiter*, &c. Le T est une lettre grise ayant à gauche un oiseau qui s'envole vers le ciel & à droite une fleur (marguerite ?). Cette page donne les trois premières strophes.

Le verso, les ff. 3 & 4, recto & verso, contiennent de même trois strophes chacun.

Qui est l'auteur de cette pièce ?

Nous connaissons plusieurs des poètes qui firent les délices de la Cour de Marguerite : Jean Molinet, qui a commis plus d'une complainte de ce genre ; mais il mourut longtemps avant sa protectrice ; Jean Le Maire de Belges, qui fut secrétaire de la princesse & lui a consacré sa curieuse *Couronne Margaritique* ; mais il était probablement mort aussi ; Nicaise Ladam, qui accompagna « le corps de Madame dez la ville de Gand jusques à Bruges où il est inhumé & illec fit les proclamations de son trépas comme il appartenait faire. » Mais le style de la pièce ne semble pas rappeler sa manière. Il y avait aussi Agrippa, déjà nommé, qui reçut « xij livres en tant moins de ce qu'il mériterait à faire & composer certaines épitaphes & autres escriptz qu'il a emprins faire pour servir à l'obsèque & à l'honneur & perpétuelle mémoire de feuè madiète dame. » Mais Agrippa écrivait en latin ; sa haute gravité d'ailleurs ne lui eût point permis de se rendre coupable des cascades d'équivoques qui forment la complainte. On pourrait l'attribuer plutôt à un autre client — ne disons pas un poète — de la princesse, à Julien Fossétier, l'auteur de la *Chronique Margaritique* ou *Athenfienne*, qui avait alors 76 ans & qui, deux ans plus tard, fit imprimer à Anvers, chez Martin Lempereur, le *Conseil de volentier morir*, un poème plus médiocre encore que la *Complainte*. Enfin, pour faire le choix d'un poète, on pourrait s'adresser aussi aux noms inscrits sous les pièces contenues dans les *Albums* de Marguerite publiés par E. Gachet. Mais nous demandons sérieusement si ces noms peuvent être considérés comme des noms d'auteurs ? Pour nous, après avoir relu ces pièces, souvent si charmantes & toutes si semblables de tournure, de pensée & de forme, nous sommes d'avis qu'elles sont de Mar-

guerie & que les noms souscrits sont ceux des destinataires ou des victimes.

N'essayons donc pas de conjectures. Quel qu'il soit, le poète de la *Complainte* n'a pas créé de chef-d'œuvre.

L'obscurité de ce poème est due peut-être en grande partie à l'imprimeur. Cependant nous n'avons pas essayé de corrections : nous nous sommes borné à rétablir la ponctuation & à redresser quelques mots évidemment fautifs.



COMPLAINCTE FAICTE POUR MADAME
MARGUERITE ARCHIDUCHESSE DAUSTRICHE
DUCHESSÉ DOAGIÈRE DE SAVOYE

Contesse de Bourgongne & de Villars &^a

Toy Jupiter le souverain des dieux,
Descends des cieux, à toy je me plains ;
Toy Neptunus, gouvernateur des cieulx,
Sors de tes lieux, effue mes fourcieulx,
Mon vis, mes yeulx, qui de larmes font plains,
Et viens mes plains escouter sans reclains,
Dyane empreinte en la lune de nuyt,
Et si me oste ce qui me point & nuit.

¶ Venez avant doulces nimphes de boys :
Laissez vos voix, venez de grant accueil,
Toy, dame Equo, plains mes grans annois ;
Jus, esbanois, dances, joustes, tournoys
En piteux ploys me font changez en dueil ;
Je suis au fueuil plongiés en larmes de dueil,
Plus que ne vueil, par mort fiere & despité
Qui a ravy madame Marguerite.

¶ La regente du bon pays d'Auſtriche,
 Tresfort propice au petit & au grant,
 Et de Haynault la reale nutrice,
 Vraye adjutrice & auxiliatrice
 Au povre au riche eſtoit ſon corps fachant,
 En ſon vivant a cauſez des biens tant
 Que loingtain temps la diſte dame aymée
 Partout le monde a eu grant renommée.

¶ Plourez, plourez, Hannuyers, Bourguignons,
 Tous Brabançons & vrayſ Arthifiens :
 Laiſſiés chanſons & ſi faiſtes leçons
 De piteux ſons en palays & maiſons,
 A grandz ſoifons pour celle qui moyens
 Par de grandz biens a liiet les liens,
 De trouver paix quatre fois nette & munde
 Par leſquelles on ſe eſjouyt au monde.

¶ Pour Dieu laiſſiés en tous lieux hault & bas
 Joyeux eſbats en villes & aux champs.
 Gorriers mignons qui danſés par compas
 Sus les appas de joye & de foulas,
 Ne y viſés pas, laiſſiés chans & deſchans,
 Filles, ſ'entend le feu d'amour ſeulans,
 Depuis cent ans mort ne fit pieur fait
 Que engloutir celle qui riens ne avoit meffait.

¶ Las que diront les gentilz Savoyens
 Duquel pays elle eſtoit douagière ?
 De grands regretz feront jeunes, anciens,
 Comme je croy les gros, menus, moyens,
 Quant ilz ſçauront que la dure mort fière
 Qui chaſcun fiert la aura mis en bière :
 Povre chière feront tous de la dame,
 Grandz & petis prieront pour ſon âme.

¶ Alienord, ma dame noble & franche,
 Femme & espouse au noble Roy François,
 Par lequel vous estes Royne de France,
 Qui grant puissance avez à la plaifance,
 Sans grevance fus les gaillardz François ;
 Vostre ante ainçois Marguerite de franc choys,
 Que Dieu pardoint, fut moyen au bon eur
 Que vous avez en triomphant bonheur.

¶ Pour éviter de guerre les tors faictz
 Et ses forfaites mettre en captivité,
 La regente de France pour la paix
 Trouver voulut aussi porter le fais,
 Et la deffuncte en Cambray la cité
 En laquelle le Roy par sa bonté
 Vint volontiers par ung joyeux accord,
 Où la paix fut pour nostre reconfort.

¶ Se est bien décent que pour la Marguerite,
 Flourette inclite à Jésus, doucement
 On puist prier que la gloire mérite
 Et que es sainctz cieulx Dieu son âme adhérîte,
 Precongnossant que universellement
 Son bon renom s'estend paisiblement,
 Sans nullement d'autrui avoir envie,
 On doit louer les gens après leur vie.

¶ Des Hannuyers Holandois Zelandoyz,
 Flamens Gantoys, celle de vie absente,
 Auffy d'Artoys des Liegoys Namuroys,
 Dessoubz leurs choys gracieux & courtoys,
 A dominé à maistresse & regente,
 Diligente, tenant la droicte sente,
 Adhérente tousjours au bien publicque,
 Vivans ses jours en la foy catholicque.



¶ Vrays amoureux qui jectez les gambades.
 Laissez aubades, les grandz faulx & le cours,
 Où estes vous maistresses héliades ?
 Ne sejournez, acourés tost bien rades,
 Portant larmes pour plourer mes doulours,
 Des fontaines les eaux [de] tout le cours
 Accumulés, je vous en fais prière,
 Pour plourer celle que mort a mis en bière.

¶ O Marguerite, gente fleur de noblesse,
 Ta mort blesse noblesse amèrement :
 En toy estoit attrempance, fageffe,
 Honneur, proesse, en constante largeffe,
 Gouverneresse bien & léalement,
 Depardeça tres excellentement,
 Tu as vescu, mais la mort furibunde
 Te a trop tost privée de ce monde.

¶ Nommée estoys Madame de Savoye
 Et congneue de toute nacion :
 Mort angoisseuse qui les humains desvoye,
 Si n'espargne nulluy en champ n'en voye,
 Faißt des mondains la séparacion;
 Mais tu estois la recordacion
 Sans fixion grandement estimée,
 Et de chascune dame de paix nommée.

¶ Des desolés tu estoys le reffuge,
 En traictant paix par ta subtilité.
 Dame de paix grant & petit te juge,
 Tu as appaîsé de guerre le déluge
 Plus de troys foyz par ta grande bonté;
 Considérant le grant bien denoté
 Qui est venu de ta noble facture,
 Il me desplaist de ta mort si obscure.

¶ Gentilz bergiers jouant les notelettes,
 Vos mufettes laissez soubz vers buyffons ;
 Bergerettes qui les voix avez nettes,
 Chanfonnettes laissez & vos mufettes,
 Fort doulcettes faictes cesser les sons.
 Prestres, clergons, en diverses façons
 Faictes oraisons de cueur & de pensée,
 Pour Madame Marguerite trespassee.

¶ O Atropos trop ton arduce dure,
 Quant m'as osté de ma samblance blanche
 Marguerite par la laidure dure :
 Las c'est par toy qu'en doléance lance,
 Et convient il dont que à la dance dance
 Telle regente & que sa face face
 Partir de moy ? j'ay de meschance chance
 Quant tu l'as fait jouer de passe passe.

¶ En ses regretz prenant congé au monde,
 Son corps munde dit adieu de franc choys
 A son neveu portant la pomme ronde
 Et à Fernand qui proesse seconde
 Fait sus les Turcz, puis aussy à François
 Roy Treschrestien du bon pays françoys,
 Prie & requiert qu'il ayme Aliénord
 Plus que joyaulx enchassés en fin or.

¶ Lan de grace mil cinq cens avec trente,
 La prudente, le jour de Sainct Andrieu,
 Comme je croy paya de mort la rente,
 Sans point d'atente en son Palays & tente
 De Malignes le noble & puissant lieu,
 De bon cueur pieu rendit son âme à Dieu.
 Prions luy tous par grace meritoire
 Que son lieu soit en éternelle gloire.

¶ Amen.

FINIS.

NOTES

PAGE 79, VERS 10. *Accueil*, mieux peut-être *escueil*, élan.

P. 80, v. 3. Cette mention spéciale du Hainaut & le double appel des *Hannuyers* en première ligne, semblent indiquer la nationalité du poète.

P. 80, v. 5. *Son corps*, ancienne tournure pour dire simplement *elle*.

P. 80, v. 13. *Moyens*, c'est-à-dire médiateur, négociateur.

P. 80, v. 19. *Gorriers*, richement vêtus.

P. 80, v. 22. Ce vers doit être altéré.



LA BATAILLE DE PAVIE

24 FÉVRIER 1525

Notre recueil est consacré aux poèmes relatifs à l'histoire des Pays-Bas. Néanmoins nous admettons dans ce volume une série de pièces qui se rapportent à la bataille de Pavie, quoique ce fait semble appartenir davantage à l'histoire de la France & de l'Empire. Mais nous n'oublions pas que nos provinces étaient le domaine de l'Empereur, que celui-ci était un enfant du pays & que beaucoup des nôtres furent du combat.

Cette bataille, d'ailleurs, n'est qu'un épisode de cette longue & sanglante querelle entre Charles Quint & François I^{er}, dont les Pays-Bas furent aussi le théâtre & nos pères les victimes.

L'épisode est, comme on fait, un des plus romanesques de l'histoire. Le roi de France est battu par les généraux de l'Empereur, il est fait prisonnier & rend son épée à un gentilhomme flamand, l'un des commandants de l'armée victorieuse. Ce dénouement dramatique frappa d'une manière très vive l'imagination des peuples. Dans nos contrées, dont le sort se décidait

peut-être en ce moment, l'émotion fut profonde, ainsi que l'attestent cette foule d'élucubrations, en flamand ou en français, dont la bataille fut le thème ; récits, poèmes ou chansons dont on ferait une curieuse bibliographie. Et, comme si la prose eût été impuissante, c'est en vers surtout que s'expriment les impressions populaires.

Il a été publié déjà un certain nombre de chansons ou de poèmes. Nous mentionnerons :

a) *Recueil de chants historiques français* etc., par Le Roux de Lincy. Paris, 1842, t. II, p. 86 & suiv.

1° La chanson nouvelle faite par les aventuriers étant à la journée de Pavie du noble roy de France. Sur le chant : *Gentil fleur de noblesse*.

O noble roy de France

Tant aymé & requis... (7 couplets.)

2° Chanson nouvelle :

Aidez-moy tous à plaindre, gentils aventuriers,

Aidez-le moy à plaindre, le noble roy François.

(10 couplets de 2 ou 3 vers.)

3° Défaite de la bataille de Pavie, chanson sur : *Que dites-vous ensemble ?*

Que dites-vous ensemble,

Chevaliers de regnom ? (6 couplets.)

4° Chanson satirique sur la bataille de Pavie :

Hélas ! La Palice est mort,

Il est mort devant Pavie. (20 couplets.)

5° Chanson nouvelle faite & composée par le roy nostre fyre François, premier de ce nom, luy étant à Madrige en Espagne.

Si la fortune & la diversité

Se rejoinct, voyez l'adversité... (8 couplets.)

b) *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 1843, t. X, 2^e partie, p. 485. Dans un article sur le ms. 14821-14840, le baron

de Reiffenberg parle de trois chansons historiques & populaires sur la guerre entre les Bourguignons & les Français & sur la prise de Rome. Il en publie une :

6° Franchoyo, roy de Franche,
Le premier de ce nom... (5 couplets.)

Il la publie de nouveau avec les deux autres dans *l'Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique*. Bruxelles, 1845, t. VI, p. 45 & suiv. Nous citons celle qui a trait à la bataille de Pavie :

7° Prince de grant puissance,
Noble duc de Bourbon. (8 couplets.)

c) *Bulletin du Bibliophile*. Paris, 1858, p. 732-35. M. Paul Lacroix y fait connaître la chanson :

8° Quiconques veult en soy remémorer
Les faictz haultains des victorieux roys...
(8 couplets.)

Elle a été réimprimée par M. Anatole de Montaiglon dans les *Poésies françaises des XV^e & XVI^e siècles*. Paris Jannet, 1858, t. VIII, p. 16, & se trouve également dans le manuscrit duquel nous extrayons les pièces données plus loin.

Nous ne citerons que pour mémoire le récit de la bataille dans la chronique rimée de Nicaise Ladam, la relation poétique composée par François I^{er} lui-même, une élégie de Clément Marot, etc., etc.

A notre tour, nous tirons des limbes du papier où elles gisent oubliées, quelques pièces que nous croyons inédites & nous en formons un faisceau. Elles émanent toutes du parti vainqueur. Ce n'est point un choix que nous avons fait : nous n'en avons pas rencontré d'autres. Il est assez naturel de ne trouver dans nos manuscrits nationaux que des pièces contre la France, qui nous faisait alors la guerre, & puis les hymnes de la victoire ne font-ils pas généralement plus nombreux que les lamentations de la défaite ?

« Finissons-en avec les questions historiques » a dit un grand orateur. Suivant ce sage conseil, nous n'ajouterons point de commentaire aux pièces que nous mettons au jour. Plus de trois siècles ont passé sur le règne du roi de France captif de l'Empereur ; l'on ne se passionne plus pour l'un ou l'autre de ces deux rivaux. D'autres intérêts sont en jeu dans la société actuelle. Le patriotisme ne peut plus consister, aujourd'hui, à essayer, d'une part, de laver François I^{er} du reproche de légèreté & de mauvaise foi, & de l'autre, à présenter Charles Quint comme un type de modération & de générosité. Dans les événements de ce temps-là, nous voyons, avant tout, des jeux de princes : tristes jeux dont les peuples ont bien souffert des deux côtés. Et les chansons, dans leurs invectives ou dans leurs aspirations à la paix, expriment souvent, d'une manière détournée mais énergique, les souffrances & les misères des pays forcés de se combattre.

Nos pièces sont tirées du manuscrit 21551-21569 de la Bibliothèque royale de Belgique : nous l'avons décrit dans la préface des pièces précédentes.



I

Mathias à Charles César fort fut courtois
Quant près Pavie Borbon print le roy François.

Dieu tout puissant, qui les bons prédestine,
Escrip & signe en son saint présçavoir,
Donné nous a, par prudence divine,
Ung Empereur qui régit & domine,
Comme digne de si grand bruit avoir,
Plain de favior, de vertu & d'avoir,
Beau le fait voir en son triomphe & gloire ;
Entre les bons sera de lui mémoire.

Aigle insigne, des oiseaux roi eslis,
Tu as le lis que tu poeulx abaïsser ;
Fait que son cœur soit si bien amollis,
Legier pollis, & sa force pallis,
Que encontre toi ne se peut eslever,
Et eslecher ton poeuple & redrescher
Voeulle en Arthois, par proesse & vertu ;
Noble cœur doibt d'honneur estre vestu.

Et de Borbon le ducq tant renommé,
 Tant bien famé, vostre féal affin,
 Vous a servi comme son tréfaïmé
 Seigneur clamé devant Pavie armé,
 Et s'est boutté au champ du lis, affin
 Que son hutin eusse ce jour sa fin;
 Le roi divin vous doinst bien proposer,
 Pris avez grand, sens gift à l'exposer.

Et vostre aimé le bon ducq de Melan,
 Comme bon pan, a montré son plumage;
 Ce fust celuy qui fist le bon devan
 Dessus François le marquis ensieuvan
 De Pescaire, puis aussi par coraige,
 Le vice roi de Naples, comme faige
 Difant : Avant, frappons sans nulz sejour,
 Le cœur faict l'œuvre non pas le long jour.

Romains, pretez de fin or la couronne
 A l'empereur, de cœur & en léeffe;
 Dieu le vous mande & justice l'ordonne;
 Chacun s'adonne, & son corps habandonne,
 Que on lui donne, pour sa grande proeffe,
 Toute noblesse, & l'église en haultesse,
 En bruit sans cesse, à le servir entent :
 Grands & petits, tout le monde est content.

O sacré aigle, puis que Dieu si propice
 Vous a esté contre le Franchion,
 Faictes justice & donnez bénéfice,
 Don & office au bon pour son service,
 Car ung prince doibt retribution;
 S'avez aussi toute dilection,
 Paix, paction à Dieu & sainte église,
 En lui gardant sa droiture & franchise.

Vivez, regnez, triomphez, dominez,
Et gouvernez du monde la domaine ;
Frappez, mailliez defus les obftinez,
Rompez, minez les maux défordonnez,
Et ordonnez tant bien la vie humaine,
Qu'elle vous maine en la gloire haultaine,
Vraie & certaine, avoecq les benedis,
Pour estre roi au divin paradis.



II

François, roi tu soloies estre
In Gallia cum honore ;
 Maintenant as trouvé ton maistre,
Quem fleatibus deprecare.

Tu ches moult bien que on dist souvent :
Quod differtur non auffertur,
 On le t'avoit de vrai couvent,
Sicut vulgariter fertur.

Puis que tu estois adverti
Quare fremuerunt gentes,
 Par Borbon es-tu converti,
Plebem tuam persequentes.

Ton peuple fust fort esbahi
Sicut ovis que periit,
 Quand il se vit ainssi ravi,
Quem seya mors interimit.

Ton grand orgoeul & ta noblesse,
Vanitatum jactantia,
 Et ton folas & ta lieffe
Tranfierunt velut umbra.

L'empereur est ton souverain :
Recognosce sententiam ;
 Son amistié tu as enfrain,
Propter tuam malitiam.

Ton entendement & malice
Operuit confusio ;
 Car c'est le vin de ton calice :
Dolus, fraus & deceptio.

Ton poeuple en lamentation,
Plorans ploravit de nocte;
 Et pour leur consolation,
In lacrymis sunt maxime.

Tu doibs dire, ce m'est advis,
Laboravi in gemitu ;
 Tes biens sont perdus & ravis,
Rifus vestitur in fletu.

Job, en son livre, a trop bien dit :
Nil sub sole fine causa ;
 Il advient par péchiet maldit,
Multis objicere mala.

On trouve, ès anchiens cronicques,
Multi reges periere,
 Par opinions erronicques,
Debellantes exiere.

Du roi Nabugodonosor
Sicut ferunt historie,
 Il perdit lui & son trésor,
Absens a regno patrie.

Et l'outrageux roi Pharaon
Demersus fuit in mari ;
 Ses gens d'armes, à l'environ,
Puniti sunt pena pari.

Du roi ethnicien Occosias,
Qui descendit linquens celos,
 Sa mort lui nuncha Helias,
Deos querens alienos.

Anthiocus, le roi tirant,
Templum Dei spoliavit ;
 Et de ce jour là cy advant
In honore nullo fuit.

Et Holopherne à Betulie,
Par Judich occisus fuit :
 Dieu au bon droit tousjours s'allie,
Nunquam justos derelinquit.

Et le plus grand angel qui fut,
Qui descendit ad inferna,
 Par son orgoeul il fust seclut
De civitate superna.

Orgoeul ne fust oncq en saison,
Deus superbis refistit,
 Dominer sur tout par raison,
Virtus in medio stetit.

Obédience, humilité
Prodest hic plus quam victima,
Avoecq vertu de charité,
Que purgat cordis intima.

Pour fin conclure a mon ditier,
Trinitati fit gloria,
Jhésus tous nous face héritier
In sempiterna secula !



III

VERS ALEXANDRINS

Le jour St-Mathias, Bourbon & son effort
Alla contre François fourer dedens leur fort.

Ou navré fust & prins François, le roi superbe,
Quatorze mil occis & estendus sur l'herbe.

Le reste qui fuyoit, dont le nombre estoit grand,
Mis à mort sans merchi ou prins sans nulz garand.

Ainsi est prisonnier à Charles Empereur,
Le roi qui se clamoit dudit Charles dompteur,

Par tel jour proprement que la terre flandrine
L'avoit pour nous produit par sacrée origine,

Et que deux fois dix ans & cinq en somme avoit;
Ce fust en josne eage exercé hault exploit.

Devant Pavie advint ceste noble victoire,
Dont il n'y a vivant qui de telle ait mémoire.

IV

Magnificat sur le roi François
Qui n'a point le temps à son choix.

Magnificat anima mea Dominum ;
Je dis à bonne cause & raison,
Car il m'a de mort delivré,
Et avoecq m'est aussi demouré
Mon honneur, ma vie & sancté :
Chascun n'en est pas ainsi escapé.

Et exultavit spiritus meus :
Car je me trouvoi grandement confus
Quant de mon cheval par terre abatus,
Et qu'on disoit : rendez vous ou ferez mort !
Adoncq je mis tout mon confort
In Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancille sue ;
Lors il regarda mon humilité,
Et pour éviter ce très grand dangier,
M'inspira de rendre à l'empereur prisonnier
Comme fust jadis le roi Jan aux Anglois :
Que diront de moi *omnes generationes !*

Quia fecit michi magna qui potens est,
 Quant à mon besoing, il m'a esté prest,
 Qu'il m'a vollut de mort ainssi préserver,
 Qui tant d'aultres ai veu piteusement finer,
 Dont lui rends grace & dis oultre plus :
Et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progeniem ;
 Sur moi & ma progénie a faict
 Et ne permettra que soie du tout deffaict,
 Ains fa grace encoire me departira,
 Comme il a faict tousjours aux léaulx & bons
Timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo :
 Je cuidois estre le plus fort & le plus grand,
 Pour ce qu'avoie pape, Venise, Florence, ligué
 Avoecq ung aultre secret embusqué ;
 Mais brief aultrement s'en est ensieuvi :
Disperfit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede :
 Car mon fort parcq a esté conquesté
 Par peu de gens de hardie volonté,
 Et tout par terre durement prosterné ;
 Les orgueilleux a domptez comme varlès,
Et exultavit humiles.

Efurientes implevit bonis :
 Povres gens d'armes a de tous biens remplis ;
 Car il sont tous de nos chevaux saisis
 Dont nous estions habondamment garnis ;
 Ainssi a les povres tous riches fes :
Et divites dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum
 Nommé Charles, plain de bon renom,
 Que chascun avoit laissé & habandonné;
 Mais Dieu le rechut & assisté
 A son plus grand besoing & nécessité,
Recordatus misericordie sue.

Sicut locutus est ad patres nostros,
 Jamais n'a laissé les bons & les devos,
 Mais tousjours les a aidiés & aidera,
 Tant que justice & vérité en eulx sera.
 Ainsi l'a dist, & point n'y fauldra,
Abraham & semini ejus in secula.

Gloria patri & filio & spiritui sancto :
 Ne doibt estre si mal advisé
 Qu'il ne loue tousjours la trinité,
 Qui fait les princes en honneur régner
 Et les garde de tel & aultre inconvenient
Nunc & in secula seculorum. Amen.



BorbonIVs Paple sVbleCIt LILia, Cefar,
CaroLe qVInte, tIbI: gLorIa Magna deo!

eCCe nVnC reX franCorVM CaptVs est.

Trenorum quinto.

CeCIdIt Corona nostra. Ve nobIs qVla peCCaVIMVs.,
CeCIdIt FranCIsCVs franCorVM rIte sVperbVs.

aqUILa ConCVLCAVIt LILIUM
gaLLUM aqVILa ConJeCIt In VInCULa
eCCe ConCUpIVI VIVIfICa Me

Borboen heeft op sInCte MathYs daCh VoLbraCht
Daer KaroLVs KeYfer naer heeft gheWraCht.

GaLLIa MathIe ConCIdItVr aC CapItVr reX
FranCIsCVs CeCIdIt; LeteMVr KaroLVs InqVIt.

Divisum imperium cum Jove Cefar habet.

Papa cito moritur, Cefar regnabit ubique,
Et subito vani cessabit gloria cleri.

LUCtIfICos fLUCtVs attoLLIt qVInta noveMbrIs.

V

Où est le temps que le grand roi François
 A l'Empereur si demandoit hommaige,
 Disant que despuis Lois de Valois,
 N'a esté trouvé homme si faige
 Qui ait sceut par son trèsbeau langaige,
 Asubjecter le prince de renom;
 Car point n'affiert à ung tel personnaige
 D'estre subject en aulcune façon.

D'estre subject en aulcune façon,
 François, l'on pœult trèsbien appercevoir,
 De par ce noble seigneur de Bourbon,
 Qui près de Pavie a faict bon debvoir.
 Quant les Suiffes, tout d'ung haultain volloir,
 Vollurent l'aigle de fable assaillir;
 Mais on leur monstra, pour vous dire voir,
 Que tous ensemble en debvoient morir.

Que tous ensemble en debvoient morir
 On leur a monsté très évidamment,
 Quant La Trimouille on a bien faict bondir
 D'ung grand cop de lance très aprement,

Qui crioit de voix & bien haultement :
 Roi François, donne-moi quelque secours,
 Ou je te promets par mon sacrement,
 Que maintenant seront mes derniers jours.

Que maintenant seront mes derniers jours.
 Ce poise moi qu'ainssi m'est advenu ;
 Car je voi bien, sans avoir bon secours,
 Que cejourduy le champ avez perdu.
 Mais pieça se vous eussiez bien voutu
 Faire à l'Empereur bon appointment,
 Cest encombrer ne fust point venu
 A vos nobles si très hattivement.

A vos nobles si très hattivement,
 N'eust advenu ceste grande tristesse ;
 Mais chascun de vous crioit haultement
 Aux Bourguignons rempli de proesse :
 Retirez-vous tost sans point de cesse,
 Puisque vos gendarmes n'ont riens que mengier ;
 Car maintenant vous & vostre noblesse
 Si viverez tousjours en noz dangier.

Si viverez tousjours en noz dangier, ,
 Ainssi l'avez dit aux bons Borguignons ;
 Mais ils ont esté bien viste & bien légier
 D'aller clouer voz engiens & canons,
 Et de venir à tout de bons bastons,
 Sur vous tous de grand randon féir.
 Pour vous monstrier qu'en voz oppinions
 Ne debvez jamais d'aultrui vous gaudir.

Ne debvez jamais d'aultrui vous gaudir :
 Je le vous dis en pure vérité,
 Quant tant de gens avez véu morir
 Et le roi meisme est en captivité.

Celuy ne doit vivre en prospérité
 Qui fait à son voisin extorsion,
 Mais au monde aura toujours povreté
 Sans avoir léeffe en son habandon.

Sans avoir léeffe en son habandon.
 A ung chascun le pœult on bien narer,
 Quant quatorze mille hommes ou environ
 De la les mons en a fait trespasser,
 Et pour le jour bien tost vous déclarer,
 Fust de février vinct quatriefme jour
 Que plusieurs corps morts on a pœult trouver
 Gissant à terre & aux rivières autour.

Gissant à terre & aux rivières d'entour,
 On a trouvé François de Lorraine
 Et l'admiral qui vivait sans paour,
 Quant au monde si faisait sa demaine;
 Buffi estant sans pous n'aine,
 Avœcq Chambanne, ont esté trouvé morts;
 Auffi Federicq, ung grand capitaine,
 N'a point eschappé pour ses grans trésors.

N'a point eschappé pour ses grans trésors,
 Chammont & auffi le grand escuyer Malafin,
 Qui fust bien puissant de corps,
 De son cheval on l'a fait tresbuquier;
 Ne vœult point de Lapalife oublier,
 Le ducq Suffort ne son bon compaignon,
 Lesquelz cheurent par ung grand encombrier,
 A terre mors par ung vrai bourguignon.

A terre mors par ung vrai bourguignon,
 Fust le comte de Lemiez bien tost gecté,
 Tantost après, le Bailli de Dijon
 Tomba de son cheval tout craventé;

Et pour vous dire pure vérité,
 Beaucoup de gens la vie en ont perdu ;
 Pour qui prions tous à la Trinité
 Que loger puissent avœcq le bon Jhesus.

Que loger puissent avœcq le bon Jhesus,
 Les capitaines de l'Empereur commis,
 Quant aux champs, par une grande vertu,
 Nous ont délivré de noz ennemis,
 Lesquelz prétendoient & en faiçtz & en dis
 Chascun jour à nous faire déshonneur ;
 Mais Dieu qui ne laisse point ses amis,
 Nous a gardez par sa grande douceur.

Nous a gardez par sa grande douceur,
 Tellement que le seigneur de Bourbon,
 Avœcq l'aide du bon créateur,
 Si a mis le Roi en subjection ;
 Aussi plusieurs seigneurs de sa maison
 Qui font tous à l'Empereur prisonniers,
 Dont j'en ferai aulcune mention
 Par vers semblablement par ditiers.

Par vers samblablement par ditiers,
 Voldrai tost, seloncq mon opinion,
 Informer comment & quels prisonniers
 Sont pardeça en desclarant le non.
 Le Roi François, marchant comme Sanfon,
 En frappant tousjours d'estocq & de taille,
 Fust pris du maistre d'hôtel monseigneur de Bourbon ;
 Et alors chascun fina la bataille.

Et alors chascun fina la bataille,
 Mais le sang on veoit courir,
 Des corps des hommes & aussi des entrailles,
 De quoi aucuns commençoient à sentir,

Et plusieurs aultres veoit on morir.
 Le Roi de Navare on print de plain vol,
 Et le prince de Tallemont fans mentir,
 Si fust prins avœcq monsieur de Sainct Pol.

Si fust prins avœcq monsieur de Sainct Pol,
 De quoi lui est bien venu à revers,
 Sans volloir excepter la Roche Pol,
 Et aussi Lois, seigneur de Nevers,
 Qui estoient de croix blanches tous couvers,
 Marquis de Saluces & Memorenfi,
 Frappant aux champs à tort & à travers,
 Sont prins avœcq le maistre de Bouffi.

Sont prins avœcq le maistre de Bouffi :
 Son propre fils qui n'a point escappé,
 Le Marissal de Foix & Montigny,
 Et aussi Valdroy a esté happé,
 Cafales & son fils & Monsieur Du Fré
 Rians chevalier & Monsieur de Clermon,
 Et Nanssi le josne grant cri ont jecté
 Demandant aide au Roi de Sion.

Demandant aide au Roi de Sion ;
 Et fust bien prompt le marissal du Rieux,
 Aussi Lorges, qui cœur eut de lion
 Difant en lui-meismes qu'estoit malheureux.
 Le vidame de Chartres estoit vertueulx,
 Car il ne dist mot quand se trouva pris ;
 Mais pensant estre ce jour victorieulx,
 Son cheval prend le prevost de Paris.

Son cheval prend le prevost de Paris,
 Et dessus s'affiet en grande bombance ;
 Mais avœcq lui tost après fust surpris
 Le josne fils du chancelier de France,

Lequel, en cuidant faire remonſtrance,
 Vit le ſeigneur Bonneval detenir ;
 Par quoi ne fiſt jamais quelque ſamblance
 De ſe volloir nullement reſjoir.

De ſe volloir nullement reſjoir
 Ne fiſt ſigne Monſieur de Montpenſier,
 Mais de Brécaufes ſi cuidoit ſans mentir,
 De tous ſes maux viſtement ſe vengier.
 Et Poenmeroeul ſe cuida eſlongier,
 Quand apperceut que tout eſtoit perdu,
 Mais Monſieur Moni, le bon eſcuier,
 Perdiſt tout ſoubit ſa force & vertu.

Perdiſt tout ſoubit ſa force & vertu
 Le grand gouverneur de tout Limofin,
 Monſieur de Bouchier, de couroux eſmu,
 Ne ſceut jamais ſon volloir mettre affin,
 Mais de Florenge fuſt bien toſt enclin
 De lever aux bons Bourguignons la main,
 Et Marchali qui le cœur eult beguin
 N'avoient eſpace d'attendre à lendemain.

N'avoient eſpace d'attendre à lendemain ;
 Le grand vicomte nommé Galias,
 Le ſieur Brion qui eſt tout humain,
 Et Barbezieux y tendirent les bras,
 En delaiffant armures & harnas,
 Et là eſtoit le ſieur de Viri
 Et pluſieurs aultres ſort recrans & las
 Qui les priſonniers ont bien toſt ſievi.

Qui les priſonniers ont bien toſt ſievi,
 Porteurs d'enſaingnes, lieutenans & guidons,
 Leſquelz marchaient en ordre & en anvi.
 Avœcq françois treforiers & bretons.

Et aussi y avoit plusieurs gascons
Acompagné de l'argentier du Roi ;
Mais n'est possible de déclarer le non,
Pour ce que nullement ne les cognoi.

Pour ce que nullement ne les cognoi,
Je prie que on me vœuille pardonner
En requérant à nostre haultain roi,
Que tousjours l'Empereur vœuille garder,
Et me volloir du dictier excuser ;
Car en ceste affaire je suis apprentis ;
Par quoi vous dis, sans nullement truffer,
Qu'entre tous aultres je suis le plus petis.



VI

DICTIERS EN MANIERE DE BALADE

Paix amaine nous bon temps
 Pour mener joieulx foulas ;
 Il y a plus de cinq ans,
 Que les povres gens font las ;
 Ghuerre nous prend en ses las,
 Mais elle mora quelque heure :
 En peu d'heure Dieu labeure.

Sonnez tambours, trompettes & clarons,
 Chantez chansons par grande mélodie,
 Jouez, flutez, claviers, orghues, citarions,
 Et si menez ce jour joieuse vie,
 En deboutant tousjours merancolie
 Et en beuvant auffi à grand randon
 De ce bon vin claret qui est sur lie,
 Puisque le roi François est en prison.

Depuis le tamps que Charles le grand regnoit,
 On ne vit jamais plus joieuse prise
 Que Bourguignons ont fait, comme on cognoit,
 Par leur vaillance & très grande entreprise

Pourtant chascun de bon cœur si advise
 De rendre grace au bon roi de Sion,
 Du fond du cœur & aussi sans faintise,
 Puisque le roi François est en prison.

Où estes-vous, François aussi Bretons,
 Que ne widiez-vous tost de voz masures ?
 Car vous convient tous estre Bourguignons,
 En delaisant voz harnas & armures
 Et ne faire jamais aucune injures
 Au noble empereur plain de renon,
 Mais lui porter honneur sans vos murmures,
 Puisque le roi François est en prison.

Où sont les ghuerres que avez voutu mener
 Aux Bourguignons despuis trois ou quatre ans ?
 Je dis que maintenant les fault finer,
 Ou aultrement on vous chacera recrains,
 Et si serez tous reputez meschans
 Se vous ne estes trouvé bon Bourguignon ;
 Car nous ferons de vous bien possesseurs
 Puisque le roi François est en prison.

Dansez seigneurs, marchans aussi bourgeois,
 Pour la victoire de la noble journée
 Que on a obtenu sur les François,
 Car c'a esté leur pure destinée.
 Dont fault prier à la vierge honorer
 Pour le noble & bon seigneur de Bourbon
 Lequel estoit chef de toutte l'armée,
 Puisque le roi François est en prison.

Hault empereur de tous le plus puissant,
 Plus noble conques ne fust le fort Sanfon,
 Ouvré le coeur en vous resjoissant
 Puisque le roi François est en prison.

O bon empereur
Rempli de douceur,
Prenez en vos cœur resjoïssement,
Quand le créateur
Vous a donné l'heur
D'estre sans cremeur
Au monde présent.

François & Bretons, Normans & Gascons
Et leur compaignon vous feront hommaige ;
Toutes nations par deça les mons
Avecq Bourguignons n'auront nul dommaige.

Bien heureux sera & ricesse aura
Qui servir polra vostre grand majesté ;
D'honneur possellera tant qu'au monde sera
Et tousjours vivra en prosperité.

Il n'est nulz vivant, soit petit ou grant,
Qu'il ne voit priant pour vostre personne ;
Quant vostre corps vaillant & vostre beau semblant
Si est joïssant de la vraie couronne.



VII

BALADE

L'an mil xxv & cinq cens,
François, ne sçai par quelle envie,
Ou se il estoit hors du fens,
Allèrent asségier Pavie.
Mais pas ne fust par eulx ravie,
Quant il eurent advironné
Car là auprès, faulve sa vie,
Le cerf vollant fust escorné.

Le veneur cacha de tous fens
Avec las, comme oeuvre jolie,
Ou il se trouvèrent d'assens
Pour exercer la vénerie,
Se y eult pour faire cuirie
xiiij mille habandonné,
Et pour saulver chevalerie,
Le cerf vollant fust escorné.

Le lymier très fort dilligent
Deffendit très bien sa partie,

Et l'Espagnol avec ses gens
Fist de plusieurs la départie.
Le levrier à face hardie
Fust digne d'estre couronné,
Car par lui lors, quoi qu'on en die,
Le cerf vollant fust escorné.

Prince, en tel mois, pas n'y varie;
Et en tel jour, qu'a chièrè lie,
Charles nostre empereur fust né,
Sur les mettes de Lombardie
Le cerf vollant fust escorné.



VIII

DICTIER DE LA VICTOIRE

DE

CHARLES EMPEREUR

tousjours auguste à Pavie

Se j'eusse plume ou langue poétique,
 La practique de Tite Live & stile,
 L'engin Virgile ou de Tulle authentique
 Jamais cronicque yssant du pol artique,
 L'antartique à nous fust plus utile,
 Ne plus abile à chascun fort gentile,
 Car l'art subtile œuvre faict meritoire
 A bien escrire une plaifante histoire.

Envoie moi esprit, dame Palas,
 Joie & solas & vertu d'éloquence ;
 Minerve faicts que ne soie pas las
 D'escripre, hellas, du merveilleux Atlas
 Estant és lacz, & de gens grand frequence ;
 Infuse moi dictier, himne ou sequence
 Conféquence, pour l'oeuvre reciter
 De Dieu & tous bons à joie inciter.

Genereux Charles, entendez le spectacle
 Tant refulgent par la grace divine
 Sur vous venue, & l'évident miracle
 D'avoir vaincu roi en son tabernacle,
 Fort habitacle & qui sur tous fulmine;
 Tenez mine d'empereur qui domine;
 Vous estes digne à vaincre il est notoire;
 Dieu vous doinst bien user de la victoire.

Vainqueur, illustre & grand imperateur
 Des Rois recteur, Dieu vous porte faveur,
 Soiez asseur, car le dominateur
 Dieu vrai tuteur, a la seminateur
 Ministrateur de ghuerre & de fureur
 Mis par rigueur en voz mains, dont honneur
 Est & grandeur, qu'à petite puissance
 Est mis au bas ce très grand Roi de France.

Ce noble ducq, seigneur de Bourbon, bon
 Que vous debvez sans point damer, amer
 Vous a acquis, par très grand renon, non,
 Dont chanter fault de doulce chanfon, son.
 Pas ne debvez son dominer, miner
 Mais augmenter pour gherdonner, donner
 Car il a faißt de grand coraige, raige,
 Soiez vers lui en ce passaige, faige.

Il conduist par prudence & vaillance,
 L'ost & ses gens en bon ordre & manière,
 Admonestant, disant: « quelle souffrance
 Vous ont longtemps faißt ces seigneurs de France?
 Ne craindez lance ou picque ou banière.
 Serrez ensemble de volonté plenière
 Premier ferai, sievez moi, je vous prie,
 Avecq vous vœul aventurer ma vie. »

Ce belligeux ducq très chevalereux
 Saige & heureux, dist à tout l'exercite :
 « Chascun de vous vaillant se monstre & preux
 A juste droit nous bateillons contre eux.
 Fort courageux soiez, je vous incite
 Et tous vous cite à favoir que on recite
 Faict illicite & grand honte & vergongne
 Qu'on faict les Rois au vrai hoir de Bourgogne.

Tesmoing est Dieu nostre père éternel
 Qu'à juste cause & domination,
 Viengs ci deffendre en amour fraternel
 Le paternel droit, aussi maternel
 De l'Empereur par juste élection.
 Venez, Germains & toute nation
 Sonnez, clarons, timpanes & tambours
 Monstrez que vous sçavez de Mars les tours.

Quantes fois sont vaincus par Bourguignons
 Les Francillons, du Ducq Philippe & de Charle,
 Et l'empereur deffit mains compaignons
 Braghars mignohs, non vaillant deux regnons
 Aux esperons de quoi souvent on parle,
 François de Marle ou de Paris ou d'Arle ;
 Ghuerre ne vault quant il vient au befoing ;
 Frapez dedens sans peur, crainté ne foing. »

Après ces mots de grand cœur se hourtèrent
 Aux ennemis où firent grand desroi ;
 Au premier chocq, huit mille y demorèrent,
 Puis fort frapèrent & grand pœuple affomèrent,
 Tant qu'arrivèrent là où estoit le Roi
 Droit au milieu de sa force & couroi.
 Lors dit le ducq qui le cognut premier :
 « Ha, roi, il fault que soyiez prisonnier. »

Le roi respond : « j'aime mieulx foulivier
 Morir fobit, qu'estre prins de tes mains ;
 Je t'occirai, si auras ton loier. »
 Ung chevalier le vœult prendre & loier
 Auquel donna cop mortel ou peu mains.
 Lors fust ratains, advironnez de mains ;
 Prins & tenus au vice-roi se rent
 Lequel au nom de l'Empereur le prent.

Louons, chantons, crions à haulte voix :
 Loenge à Dieu donateur des victoires,
 Qui nous a mis en mains le roi François
 Tout droit ainçois qu'il eubt mis à son chois
 Empereurs, rois, duchiez & territoires ;
 Les Turcs & Mors avoit amis notoires
 Pour deffensoires & d'aultres en secret lieu,
 Mais Cesar tient l'empire avœcq Dieu.

Dansez, chantez triumphes, damoifelles,
 Jeufnes pucelles aux sons de flutes & lutz ;
 Faiçtes chançons de ces bonnes nouvelles,
 Comment rebelles en ont lettres bien belles ;
 Ils furent felles, à présent sont goglus,
 Et oultre plus, tous les nobles eslutz
 Et mamelus, sont en defespérance
 De non jamais plus dominer en France.



IX

Date pour A° XV^c XXV

FranCIsCVs CeCIdIT. LeteMVr KaroLVs InqVlt.

Dy moi, mon François, es-tu mis au bas ?
 Bien tu te déchois en tous tes esbas ;
 Conte & si rabas, à tort & travers,
 Par gloire & cabas tu va à revers.

Où est ta beubance, où est ta haultesse ?
 En ta grand meschance cognois ta fimpleffe ;
 Par ta folle adresse, du tout est fourpris
 Et par grand rudeffe t'a perdu le pris.

Ton faict ne apperchois, puisque ainssi t'esbas ;
 Grand perte reçois par amer debas,
 Aussi est tout bas & parfaict divers,
 Tu jue au rabas par dis & par vers.

T'a perdu la chance, on t'a mis en presse,
 Par outrecuidance toi meismes t'oppresse,
 Tu pers ta noblesse en tous lez compris,
 Povre gens tu presse en nostre pourpris.

A nostre pied danffe en nostre fortresse,
 De ta fière France l'aigle est la maistresse,
 Ton pooir si fesse par vaillans espris,
 Ton orgoeul abaisse par force est pris.

Tout chant se termine, c'est par ton fourfaict,
 Tes bien on a mine, c'est par ton mesfait,
 Roi es contrefait, tu n'as plus credis,
 Ton tiltre est infrait & tes bons édis.

Avœcq ta chevance, tes plaies ont foiblesse,
 D'espée & de lance, la foi de Dieu blesse,
 La paix tu délaïsse, d'honneur & despris,
 Ton péchié confesse soubmis & espris.

Tu es mis en ruine, par toi es defaict;
 Les pouvres tu mine de ung villain tor fait
 C'est un pesant fais en faict & en dis
 Vers Dieu qui tout faict, notte bien ces dis.



X

En reposant, resjoyffance
 Me vint au cœur. En grand plaisir
 Songeant que les enfans de France
 Je regardoie, par bon plaisir.
 L'ung se monstroît courtois & faige
 Devant son père, & bon couraige
 Comme ung doulx aigneau sans envie,
 Disant : mon père, sans haussaige
 Tenez voz mot je vous en prie.

Le roi estant en desplaissance
 Voyant son fils le requerir
 Qu'il tint son mot par amour France,
 De l'œil commença à gémir
 Disant : « mon fils, de beau corfaige
 Te faict on ici quelque oultraige ?
 Non, dist ce filz, je certifie
 Sinon honneur mais davantaige,
 Tenez voz mot je vous en prie. »

« Vous sçavez bien quel acointance
 A l'empereur debvez tenir,
 Pluſtôt que en avoir repentance,
 Debvriez en la painne morir
 Ou mettre la couronne en gaige;

Comme ung vilain on vous dégaige
 En Espaigne & en Italie ;
 Rendez jusques au dernier villaige
 Tenez voz mot je vous en prie. »

« Prince, plus doulx que ung petit paige
 Soiez, ains que on vous répudie,
 Dist ce filz, lequel n'est ramaige :
 Tenez voz mot je vous en prie. »

A la fuite de ces pièces, on trouve les deux énigmes suivantes
 que les politiques du temps comprenaient, sans doute, sans
 difficulté.

A Rome les pardons sont clos,
 Italie a *paucque denaire*,
 Espaigne crie *jura deos*,
 Venise ne nous scet que faire.
 Milan nous dit : *bon die, compare*,
 Gennes a fait le tour de more,
 Les Anglois ont fait la fanfarre
 Et le roi François vit encore.

Nota.

Quant la Pacque Dieu deceda,
 Le bon jour Dieu i succéda,
 Le bon jour Dieu en fin est mort ;
 Succeda le diable m'emport ;
 Le darenier l'on voit bien comme
 Prouffite foi de gentilhomme.

NOTES

I

PAGE 89, VERS 9. *Eslis*, élu, choisi.

P. 89, v. 15 *Vœulle en Arthois*, ce vers semble indiquer la nationalité de l'auteur.

P. 90, v. 7 & 8. *Le roi divin etc.* Le sens de ces deux vers est difficile à saisir.

P. 90, v. 23. *En bruit etc.* Phrase bien obscure.

II

PAGE 92, VERS 7. *De vrai couvent* ; avoir de couvent, promettre.

III

PAGE 96, VERS 9. Charles-Quint, en effet, naquit le 24 février 1500 : il avait donc 25 ans le jour même de la bataille de Pavie.

P. 100. Ces chronogrammes sont transcrits à la suite de la pièce IV sans qu'ils s'y rapportent. Comme ils offrent un intérêt de curiosité, nous les avons reproduits. Le 4^e, *Cecidit Franciscus* & le suivant donnent le millésime 1524. Le 9^e *Gallia*, dans le Mss. porte *Gallica exercitus*, ce qui dérange tout à fait la date : nous y avons donc opéré un redressement. Les deux vers *Papa cito moritur* &c. sont pris dans une prophétie bien connue de ce temps-là.

V

Cette pièce, ce nous semble, a une certaine importance à cause des noms qu'elle renferme. Nous aurions pu fournir ici plusieurs pages de recherches sur les tués & les prisonniers de la bataille ; mais c'eût été un hors d'œuvre.

Il nous suffira de renvoyer le lecteur au livre de M. Aimé Champollain Figeac. *Captivité du roi François I^{er}*, dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*. Paris 1847. On y trouve, p. 85, une liste des français morts ou faits prisonniers à Pavie. Cette liste ne renferme pas tous les noms mentionnés dans notre pièce & celle-ci passe sous silence quelques personnages de la première.

Nous ferons remarquer que la profodie, dans cette pièce, est plus négligée, s'il est possible, que dans les autres. C'est, probablement, un vice originel & nous n'avons pas essayé de corrections.

PAGE 102, VERS 25. *A tout de bons batons. Ne faudrait-il pas lire à tour de bons batons ?*

VII

PAGE 111, VERS 8. *Le cerf vollant*. Cette épithète appliquée ici à François I^{er} avait déjà été donnée à ses prédécesseurs: Molinet, en parlant de Charles VIII & de son expédition en Italie, dit :

Quel titre exquis, quel nom resplendissant,
Bien fleurissant, écriray-je en mon livre,
Du très illustre & royal Cerf-volant
Fort que Rolant, puissant comme éléphant, &c.

P. 111, v. 10. *Avec las*, le M^s. porte *la*. Nous avons essayé de donner un sens à ces deux vers un peu forcés.

VIII

PAGE 113, VERS 4 à 6. Il y a là évidemment un mélange de mots assez confus.

P. 115, v. 25. Le M^s. porte *fourtèrent*.

P. 116, v. 1. *Soulivier*, ce mot nous est inconnu. Est-ce un nom propre ? Il y a du reste plus d'un terme douteux dans cette pièce.

X

Cette pièce commence au haut d'une page & sans titre. Bien qu'il ne semble pas y avoir de lacune dans le M^s., nous croyons que cette pièce est incomplète.



Les pièces suivantes sont extraites du recueil (mss. 21551-21568) qui contient les pièces sur la bataille de Pavie & elles ont rapport aux suites du même événement. Toutefois, dans le manuscrit, elles ne viennent pas immédiatement après les premières; ce qui nous porte à croire qu'elles n'ont pas la même origine. D'ailleurs, pour le style & l'esprit, elles nous paraissent supérieures aux précédentes.

En connaît-on l'auteur? Nous avouons que, malgré toutes nos recherches, nous ne l'avons pas découvert.

Nous les croyons toutes du même poète. Elles forment un ensemble; les prières du rituel journalier des catholiques y servent de thème à de mordantes satires contre François I^{er} & les Français, à d'énergiques réclamations pour la fin de la guerre & pour la paix entre les peuples.

Ces sortes de travestissements d'oraisons, de litanies, ou d'autres actes liturgiques sont, comme on sait, assez nombreux: ainsi le *Pater* a été accommodé à une grande variété d'affaisonnements plus ou moins épicés. On se servait volontiers de ce

système pour exprimer d'une manière humoristique & moins périlleuse les sentiments, les craintes, les espérances populaires. Nous citerons, comme exemple, le *Pater* du duc d'Albe, dont nous faisons mention dans ce recueil, à propos de la pièce le *Trophée*.

La bibliothèque de M. A. Firmin Didot qui se disperse en ce moment renferme au n° 220 du 1^{er} catalogue, une de ces pièces provenant de la collection Yemeniz, & dont voici la description : *Le Credo du commun peuple, selon (sic) le temps qui court. S. l. n. d.* Petit in-8° goth. de 4 ff. Dans cette pièce, composée de 18 huitains en vers octosyllabiques, le poète anonyme, en prenant successivement pour point de départ les phrases du *Credo* latin, exprime les doléances du peuple contre les exactions dont il est la victime. En voici un fragment :

Crucifixus est & fera
 Le peuple par larrons fergens,
 Et jamais on ne se deffera
 De pilleurs & mangeurs de gens.
 Advocatz font frifques & gens
 De nouz (*sic*) draps & laine vestuz.
 Le bruit de nous pourës indigens
 A bas *mortuus & sepultus*.

On voit qu'il y a une certaine analogie entre ce *Credo* & celui que nous publions. Les pièces du manuscrit de Bruxelles sont peut-être copiées d'après quelque brochure du temps devenue introuvable. Celle de M. Didot était un exemplaire unique.



I

Sensieut le *Pater Noster*.

Pater noster, nostre créance
C'est que tu es en trinité
Trois personnes d'ugne substance
(Qui) vivez par la déité.
Nous te prions par charité
Que la guerre des fleurs de lis
Soit finée par ta pitié,
Sire Dieu, *qui es in cœlis*.

Sandificetur d'entre nous
Ton saint nom par humble volloir ;
Car tu es seigneur de fus tous,
On le pœult assez parcevoir.
Sur nous as vertu & pouvoir :
Si te prions qu'ayons le don
De paix que ne povons avoir,
Se ce n'est par *nomen tuum*.

Adveniat par ta puissance
 Que tu faites finir la guerre
 Qui règne au réalme de France
 Et par l'universelle terre.
 Le pœuple te doit bien requerre
 Qui est en grand affixion,
 A quelle fin qu'il puisse acquerre
 Au darain jour *regnum tuum*.

Fiat [la] prière vaillable
 De l'église premièrement,
 Et aussi du pœuple notable
 Qui le requiert dévotement,
 A Dieu le père omnipotent
 Qui le pure eawe en vin mua ;
 Faire ne se pœult autrement,
 Se ce n'est *voluntas tua*.

Sicut in cœlo nous concorde
 Paix, amour, consolation,
 Et prions qu'entre nous accorde
 Des seigneurs la division,
 Afin que vivre en union
 Puissions, & qui t'en requerra
 Donne lui sa pétition
 En ton saint ciel & *in terra*.

Panem nostrum malvaïse gent
 Ont mangié, blé, orge & avaine,
 Nous ont batu, prins nostre argent,
 Envoïé au vin à grand paine,
 Nous ont prins nos moutons à laine,
 Se font en continuation,
 Ce n'est pas ung jour là sepmaine :
 Certe c'est *quotidianum*.

Da nobis que les gens de guerre
 Ne nuisent aux laboureurs,
 Car ilz viennent leurs chevaux querre
 Et en font ainssi que des leurs.
 Souvent destourbent les laboureurs,
 S'en est le pœuple fort troublé.
 Vrai Dieu, entendez noz clameurs
 Et nous donne paix *hodie*.

Et dimitte nobis péchiez
 Qu'avons commis vers ton chier père ;
 Noz biens sont fort apétichiez
 Par la guerre dure & amère,
 Laquelle nous est bien austère,
 Puis le temps qu'elle commença :
 Dont ne poons, c'est chose clère,
 Bien paier *debita nostra*.

Sicut & nos & nos voisins,
 Par les faulx Francois fourfenez,
 Avons esté happés & prins,
 Aux foretz & chasteaulx menez,
 Tellement nous ont gehennez,
 Que nous en sommes tout rompus,
 Et après si fort rançonnez
 Que faire fault *dimittimus*.

Debitoribus nostris est
 Bien raifon que nous payons ;
 Il fault attendre si leur plaist
 Que des biens recouvré ayons.
 Car maintenant par les maisons
 Il nous fault faire nos pourcas ;
 Pourtant, vrai Dieu, nous retournons
 Vers toi & *ne nos inducas*.

In temptationem nous garde
Et deffens de noz ennemis ;
A noz bienfaictz sans plus regarde
Non point aux maulx qu'avons commis ;
Et se trop nous sommes soumis
Aux biens mondains, point ne le lo ;
Faits que d'eux ne soyons pugniz,
Sed libera nos a malo.

Amen.



II

Sensieut ung *Ave Maria*.

Ave, alliance & salut
De nous faict a ceulx d'Angleterre.
Dieu doinst que ce soit le salut
Et le prouffit de ceste terre.
Quant à moi, je ne vois que guerre
Ou fainte paix qui tost faultra,
Se ce n'est par le doux requerre
Nostre advocate *Maria*.

Gratia nous duit les angles
Pour le liz qui traveil nous baille,
A parler francq sans guerre les angles
Les deux jointes, le tiers ne peult maille;
Anglois sont vaillant en bataille,
Mais qui traictier par eulx polra
Sans perdre le grain pour la paille,
Nous aurons paix de bien *plena*.

Dominus l'aigle germanique
A trop long vol a nous aidier,
Pendant trèves, l'advers practique
Moien pour nous adommaigier,

Et nous passons temps à songier :
 Joustes, banquetz, chiens & faulcons,
 Bourgogne, tu n'as recouvrier
 Se Dieu qui tout pœult n'est *tecum*.

Benedicta tu, ambassade
 Qui passas le fleuve Aquilon,
 Pour avoir secours fort & rade
 De l'isle noble d'Albion,
 Dont Gaule nous fera raïson
 Et amendera ses abus,
 Doubtant le pacte & union
 Qu'avons faict *in mulieribus*.

Et se le cerf volant fin fars
 Pourfuit ses dampnables querelles,
 Sans craindre armure ne lupars
 Soi confident en ses cautelles,
 Le sagitaire & ses sequeles
 Feront apparoir leurs vertus
 En faisant guerres, Dieu scet quelles,
 Dont ils seront *benedictus*.

Fruetus en feront maint fertilles,
 Guerre n'est que toute ruine,
 Gast d'eglises, chasteaulx & villes,
 Verge de Dieu & discipline,
 Trahison, cruauté, rapine,
 Dont corps & ame font pérïs,
 Prodige de peste & famine,
 Derverie de chief & *ventris*.

Tui est le chois, roi de France,
 De recognoistre tes forfais ;

Tu as francq arbitre & puissance
D'estre juste, bons ou malvais ;
Rend nous le nostre, s'aurons paix
Avant ton mortel examen ;
Et s'ainssi est, tous tes meffais
Te perdoinst Dieu *Jhus Xpus. Amen.*



III

Sensieut le grand *Credo*.

Credo que seloncq l'aparence
Que je voi pour la paix avoir,
Se on avoit tout le sens Thérance
Ou du riche Cresceus l'avoir,
Se ne puis-je en riens percevoir
Qu'auwen aions paix ne union,
Car pas ne prendons nostre espoir,
Comme nous debvons, *in Deum*.

Patrem avons qui ne nous donne
Subside, aide, ne confort,
Ains son propre enfant abandonne
Repudiant son droit pour tort ;
Le cerf volant, par son effort,
Le poldra bien hurter auwen
Se le lion puissant & fort
Ne se monstre *omnipotentem*.

Creatorem debvons requerre
Mieux que les seigneurs temporelz ;
Car la plus part quièrent la ghuerre
Comme tirans perpétuelz,

Les aulcuns sont telz comme quelz,
 Le plus foible est hui assailli ;
 Nulz ne cognoit les naturelz
 Sinon le conditeur *celi*.

Et terre du pais d'Artois
 Quand feront elles recouvrées ?
 Qui refra chasteaulx & thois,
 Maintes belles villes bruslées ?
 Pas n'avons sceut, en deux années,
 Recouvrer le moindre doinjon
 Qu'on nous a prins en deux journées,
 S'estoit en nous & *in Deum*.

Xpum adorons touppe & tart,
 En requerant devotement
 Que le lion & le lupart
 Vivent ensamble uniement,
 Et qu'avoir puiffons temprement
 L'infigne fille sus & jus
 Dont le lion benignement
 A donné *filium ejus*.

Unicum & seul héritier
 De la caveraie léonine,
 S'il ravoit son pais entier
 Avœcq la force lupardine,
 Je ne scai cerf volant si digne
 Qui ofast widier sa maison
 Ne faire de guerre nul signe
 Pour grever *dominum nostrum*.

Qui conceptus est pour nous nuire,
 Jamais ne puiſt il estre né ;
 Dieu vœulle les pais conduire
 Où tout vault comme habandonné ;

Nostre prinche soit ordonné
 En Dieu & nostre memento.
 Et de par lui lui soit donné
 Vertu de *spiritu sancto*.

Natus nous fust le cerf volant
 Pour compediteur ordinaire ;
 Ou nul ne va c'est ung Roland,
 Il scet, par son nombre binaire,
 Que peu avons de lumineaire,
 Qu'empres Dieu soit il condempné,
 Paix auriesme la debonnaire
 Brief *ex Maria virgine*.

Paffus a le pœuple souvent
 Mainte paine & maint grief effroi,
 Gifant à la pluie & au vent ;
 Sur mon âme, pas je ne croi
 Qu'en Caos le confel du roi
 N'ait son lit faict auprès Pluto,
 Pour corrigier ce grand defroi
 Faict *sub Pontio Pilato*.

Crucifixus soit contremont
 Ainssi que jadis fust saint Pierre,
 Qui nous a bouté si parfont
 En ceste orde maldiète guerre.
 Se du fort lupart d'Engleterre
 En brief nous sommes secourus,
 Plus ne sçai nulz remède querre,
 Le pouvre peuple est *mortuus*.

Et sepultus puiſt estre au centre
 De la terre qui nous pourchassa,
 Quelque mal, ou fendre le ventre
 Comme on faict au faingler qu'on chassa,

Et que de Dieu ait telle grâce
 Que eut Judas auquel on donna
 Trente deniers d'or en sa masse,
 Puis *descendit ad inferna*.

Tertia die après l'heure
 Qu'on sceut le duc Charles estre mort,
 Proditeurs defoubz & defeure
 Firent enfamble leur ressort,
 Et tant que par lettres en fort,
 Le cerf, qui est tel comme on dit,
 Pacifia & fist accort
 Et contre nous *resurrexit*.

A mortuis puiſt estre exempt
 Et avoir paradis terrestre,
 Qui nous fera au temps présent
 Perdre la guerre & en paix estre.
 Qui est à ce digne [de] mettre
 En paradis sans contredit :
 Car logier le doit nostre maistre
 Jhésus où jadis *ascendit*

Ad celos est son ascendance
 Qui ce bien nous pourchassera ;
 De l'avoir je ai confidence,
 Mais je ne ſçai quant ce fera,
 Quant ceste guerre cessera
 Les hars puiſt on pendre au gibet ;
 Le pœuple adont son cry aura :
 Paix present justice *sedet*.

Ad dexteram des damoiselles,
 Poldrons adont faire gros het,
 Passer le temps defoubz leur esles,
 Prendre à deux mains le grand godet,

Boire aussi que sçavez que on fait,
 Et mengier chapons & pertriz ;
 L'on doit quant ce vient au perfet
 User des biens *Dei patris*.

Omnipotentis de la bouche
 Soient beniz petiz & grans,
 Qui aimeront mieulx que or de touche
 Charles qui va sur vinet cincq ans.
 Car ce sera le francq des frans,
 Le preu des preus après tout jus ;
 Nous avons en ce present temps
 Ung Ogier *inde venturus*.

Judicare puiſt par raiſon,
 Séant en ſon ſiège real,
 Ceulx qui ont deſtruit la maiſon
 Et faiſt à ſon grand père mal,
 Mengier puiſt il pour principal
 Du cerf volant cuir, poil & os,
 Et porter ſon ſceptre roial,
 Jugant *vivos & mortuos*.



IV

Senfieut le petit *Credo*.

Credo que l'umblé roi divin
 Le volloir du cerf changera ;
 Grand temps a qui tempre son vin,
 Ou Gabriel l'emportera.
 S'il lui plaist, il s'amendera
 Sans plus mordre en nostre baston ;
 Je suppose qu'il finera
 Bien brief *in spiritum sanctum*.

Sanctum deviengnent les pensées
 Par tout de chascun conseillier,
 Sans estre en nul mal commuées
 Par le vertu de dampdenier,
 Un chascun en doit bien prier
 Pourtant le S^t Sancq de Fescam ;
 Prendons pour nous à Dieu lier
Ecclesiam catholicam.

Sanctorum martirs & confes
 Nous viengne l'intercession,
 Ou certes nous sommes deffès,
 Je n'y voi excufation.

Se l'umble fille de Sion
 Ne nous fait, de ci jusqu'à *hem*,
 Ravoir par sa pétition
 Aux François *communione*.

Remissionem de tous maulx
 Puiſt avoir qui la paix fera,
 Et trainé ſoit juſqu'en emaulx
 Qui jamais riens nous meſfera,
 Commençons & Dieu [le] parfra,
 Chacun ſoingne de ſon coron,
 Marie nous entretenra ;
 C'eſt le reſſort *peccatorum*.

Carnis prendrons les delitz
 D'emprès demoifelles & dames ;
 Paix ſoit entre les fleurs de lis,
 S'aurons repos, harnas & lames.
 En lieu de paſſus & heaulmes,
 Effondrons paſtez au ſaffren :
 La paix qui giſt ſous baſſes lames
 Aura *reſurrectionem*.

Vitam eternam nous confère
 Le très excellent fruit de vie
 Qui ſauva noſtre peſtifère,
 Et morut en croix par envie.
 Sa mère ès cieulx deſja ravie
 Soit à noſtre extrême examen ;
 Que Belchebut ne nous dévie
 Ains nous maine avecq elle. *Amen*.



V

Senfieut le *Benedicite*.

Benedicite que voit-on
 Pour le présent au temps qui court ?
 On y faict justice à tafton,
 Loiaulté point ne règne à court,
 Je n'y vois long vestu ne court,
 Ja n'en convient excepter nulz,
 Qui ne vœulle, faifant du lourt,
 Prendre-estat comme *dominus*.

Nos & ea que nous avons
 En Bourgogne & en Picardie,
 Par bien fervir nous les perdons ;
 Force est que noblesse mendie,
 S'aultrui de moi n'y remedie,
 J'en verrai brief de bien camus
 Qui seront, quoi que nul m'en die,
 En la povreté *quæ sumus*.

Sumptiri nous sont les François ;
 Ce poise moi qu'il ne sont pris,
 Car long temps ont eubt leur francq chois
 En nostre vertueulx pourpris ;

Gaignier y puissent-il pour pris,
 Au cœur l'or fondu d'un ducat,
 De St Fremin soient espris,
 Dieu leur ames *benedicat*.

Dextera Xpi puiſt confondre
 Tous ceulx qui la guerre nous font ;
 Je plain bien qu'on ne les effondre
 Comme la mitaille qui font.
 On cognoit ceulx qui nous mesfont,
 Qui nous ont rongié & miné,
 Que ne règne justice dont
 Vulgaires font *in nomine*.

Patris de la bouce éternelle
 Soient boutefeuz confondus,
 Et qu'emmi entre Roie & Nelle
 Cent mille François soient pendus.
 Ceulx desquels nous sommes vendus
 Dieu que ne les humilye y ?
 Pour estre entre nos mains rendus
 Eulx tous, leur biens & *fili*.

Et spiritus sancti la graſce
 Entre les princes puiſt deſcendre,
 Se feroit temprement la graſce
 Des mamelus muée en cendre.
 Pleuſt à Dieu que, ſans plus attendre,
 Ne faire plus long examen,
 Affin que de lui puiſſons prendre
 Bonne paix, chacun die : *Amen*.



VI

Sensieuent les *Graces*.

Agimus joustes & tournois,
 Ou nous despendons nostre argent,
 En fin n'aurons blancq ne tournois,
 Joiaulx ne vaiffelle d'argent;
 La pais est très indigent,
 Aulcuns quièrent leurs alibi;
 Roi des rois, seul maistre & régent,
 De bon cœur nous rendons *tibi*.

Gratias te debvons bien rendre,
 Que pis n'avons jusqu'à présent,
 Donne nous de toi la paix prendre,
 Oncques ne fust plus beau présent.
 Faictz ton povre pœuple estre exempt
 De la povreté que j'atens:
 Tu pœulx muer noise & content
 Car tu es *rex omnipotens*.

Deus, regarde la misère
 De sainte église & de noblesse,

Sans oublier la paine austère
 De labeur que la guerre blesse.
 Mère de Dieu, miroir d'humbleffe,
 Du lieu où déité t'assis,
 Prie comme dame & maitresse
 Ton enfant *pro universis*.

Beneficiis joirons
 Et poldrons l'ung l'autre enbrachier.
 François & nous par joie irons
 Par tout sans cremir francq archier ;
 Maintenant nous n'oïsons marchier,
 D'ung seul traict d'arch oultre nostre huis ;
 Ne nous voelle orphenins laïffier,
 Soiez pitoiable *tuis*.

Qui est qui te pœult contredire ?
 Ce n'est pape, empereur ne roi,
 Quoi qu'il soient fort armez d'ire,
 Tu peulx corriger leur desfoi.
 Metz doncq ton pœuple en tel aroi
 Qu'il soit sans guerre ne divis,
 Affin qu'il puiſt sans nul effroi
 Régner où tu sans fin *vivis*.

Et s'il te plaist qu'ainſi ſe face,
 Faiſtz meutins commuer en cendre,
 Affin que paix voions en face,
 Qui maimme nous face deſcendre,
 S'avœcq nous tu vœulx condeſcendre,
 Plus ne porterons ces harnas,
 Ains poldrons conquetter & prendre
 Le lieu de paix où tu *regnas*.

Per omnia tu es le maïſtre
 De donner travail ou repos ;

Paix viengne pour à table mettre
 A quatre bons gallons six pos.
 Vrai Dieu regarde tes suppos ;
 Oncques nulz d'eux ne recula
 De foi rendre à toi vrai apos
 Pour mieulx posseffer *secula*.

Seculorum voions la fin
 Nous qui n'avons ne croix ne pille ;
 Premier soit happé le plus fin
 Et le plus faulx qui ronge & pille,
 La guerre qui tant nous houspille
 Soit trainée sur un esclen,
 Jusques à Naples ou en Castille ;
 Pour vengier le mort Dieu. *Amen*.

Benedicamus en tout temps
 Jhesucrist que le roi de France
 N'a faict plus de maulx par les champs ;
 Dieu lui doinst vollunté si franche
 Qu'en lieu d'arcs, de picque ou de lance,
 Amuce, chape & domino
 Au col de ces prebstres on lance
 Pour rendre grafces *domino*.

Deo soient attribuez
 Grafces, loenges & faluz ;
 A nous soient distribuez
 Mailles de Rin, lion, faluz,
 Nobles au foleil & escutz,
 Dieu qui nous tous folatias,
 Qu'on prive pavais & escutz,
 Si te renderons *gratias*.

Anime des povres chrestiens
 Qui sont trespassez par la guerre,

Aient les biens célestiens
 Quant leur corps pourrissent en terre.
 Nous d'autre part puissions acquerre,
 En vertu de la passion,
 Paradis que tous devons querre,
 Car c'est le désir *omnium*.

Fidelium entends les plains,
 Noble François, roi des François,
 Qui tricassez mons vaulx & plains,
 Sans regarder ne drois ne lois.
 Pense à tes inhumains exploits,
 Où je ne voi bout ne coron;
 Confiderez, fleur des François,
 Le pauvre estat *defunctorum*.

Per misericordiam faire
 Estre pœulx reabilité;
 Aimme ce qu'il t'est nécessaire
 Et refrains ta fragilité,
 Que tu ne perdes la cité
 Dont jadis Lucifer chéi,
 Pense que brief sera cité
 Pardevant la face *Dei*.

Sine fine tu poldras vivre
 Après ton terme naturel,
 Faiçtz nous raïson, lis en ton livre
 Que tu es un homme mortel,
 Et que la mort faiçt le tourtel
 Pour toi donner je ne fais quant,
 Faiçtz pour tes suppos ung tour tel
 Qu'après ta mort *requiescant*.

In pace que chascun désire,
 Se ce ne sont aucuns pillars,

Et aultre que je n'ose dire
 Qui vallent pis que les foeullars,
 Dieu qui terre, bois, foeulle ars,
 Faiçts de la guerre ung *tu autem*,
 Abas ces decebvables ars
 Tant que quicte en soions. *Amen*.

Benedicite je vois raige,
 Je vois le filz contre le père,
 Ung parent trahir son lignaige,
 Ung aultre vendre son compère;
 Mains nobles pour tel vitupère
 Sont hui povres, deschaus & nudz.
 Tel n'a mesfaict qui le compère,
 Et tout ce sœuffre *Dominus*.

Deus det que en brief tempore,
 Paix puissons conquerre & prendre
 Qui à present dort & sopore :
 C'est la fin où devons prétendre
 Doulx Jhesus, il te plaist entendre
 De convertir ces loups rabis
 Qui après nous ne font que tendre,
 Du tout sont contraires *nobis*.

Suam pacem nous doinst le roi
 Qui tant nous a faict de meschief,
 Il pœult amehder ce desroi,
 Comme de noblesse le chief.
 François, je te prie derechief :
 Laisse les sentiers de Sathan,
 Repos auras en lieu de grief
 Ci jus & *post mortem vitam*.

Eternam donne nous la gloire,
 Aucteur de paix, roi triumphant,

Tousjours ferons en ta mémoire,
 Chascun de nous est ton enfant.
 Tu es le robuste éléphant,
 Qui nous laissas, par testament,
 Ton règne où de biens y a tant,
 Faiçts que nous soit livré. Amen.

Et beata soient les corps
 Organifiez divinement,
 Qui nous feront misericors
 A furnir nostre apointment.
 S'aulcuns nous font empescement
 Quant ceste journée sera,
 On leur puißt tout publiquement
 D'un rasoir fendre *viscera*.

Marie l'intercession
 Vœille la paix consolider,
 Et sans nulle intermission
 Le cœur des nobles allider.
 Celle nous pœult revallider
 Les haulx biens dont sommes bannis,
 Se pour nous paix vœult demander,
 Paix aurons ou nom *virginis*.

Que portaverunt povre gens,
 Les vices porter le pouront;
 Car s'ils deviennent indigens,
 Leurs ris en pleurs muez seront.
 Quant à leur tables plus n'auront
 Gros chapons, faisans ne pertris,
 Ceulx auprimes cognoïsseront
 La puissance *eterni patris*.

Filium du bon ducq d'Austrice,
 Aimons en cœur parfaïtement :

A tousjours c'est nostre patrice
Procréé naturellement.
Dieu sans fin ne commencement
Qui de tout fait juste examen,
Lui doinst vivre paisiblement
Cent ans en bon estat. *Amen.*



NOTES

- PAGE 129, VERS 9 & suiv. Tout ce couplet, on peut dire toute la pièce, forme une énigme politique qui demanderait un long commentaire.
- P. 130, v. 13. *Fin fars*, fin railleur ?
- P. 130, v. 28. *Derverie*, folie, rage.
- P. 132, v. 6. *Qu'auwen*. Cette forme pour *awan*, en cette année (Ducange, éd. Henschel) se trouve deux fois dans ce morceau (V. au v. 14).
- P. 133, v. 7. Le Mss. porte *thoies*.
- P. 133, v. 13. *Toupre & tart*, il faut lire *tempre & tart*.
- P. 133, v. 22. *Caveraie* est peut-être un mot créé de *caver*, vassal qui doit à son seigneur service de cheval (La Curne St-Palaye). L'on peut lire encore *caverne*.
- P. 135, v. 28. Le Mss. porte *paix préent*.
- P. 137, v. 12. *De dampdenier*, de maître argent, de *damp*, *dominus*.
- P. 137, v. 14. *Le St-Sang de Fescam*. On fait quelle était la célébrité de la relique du St Sang à l'abbaye de Fécamp.
- P. 138, v. 2. *De ci jusqu'à hem* : Probablement, *d'ici jusqu'à Ham*, qu'en picard on prononce *Hin*. Cependant M. Corblet, dans son *Glossaire du patois picard*, ne cite pas ce dicton parmi ceux dont Ham est le pivot.
- P. 138, v. 7. *Jusqu'en esmaulx*, probablement pour *esmieures*, miettes, petits morceaux, de *esmier*.
- P. 138, v. 17. *Paffus*, forte de hache d'armes.
- P. 140, v. 3. *De St-Fremin soient espris*. Le mal St-Firmin, c'est-à-dire l'érysi-pèle, le scorbut, etc.
- P. 140, v. 15. Roie & Nesles sont deux villes de l'ancienne Picardie à deux lieues l'une de l'autre.
- P. 140, v. 24. *Des mamelus* ; font-ce tout simplement les gras, les bons vivants, ou s'agit-il là des mameluks, déjà nommés mamelus par Olivier de la Marche, & y aurait-il là une allusion aux traités de François 1^{er} avec les Turcs ?
- P. 142, v. 26. *Qui maimme nous*. Cette locution est sans doute synonyme de *emmi nous*.
- P. 143, v. 5. *Vrai apos*. Faut-il lire *appeau*, c'est-à-dire *appel* ou *apost*, apposé, c'est-à-dire apposé, dévoué ?
- P. 143, v. 29. *Pavais*, bouclier, pavois.
- P. 144, v. 27. *Tourtél*, c'est-à-dire : pour te donner l'étourdissement.
- P. 145, v. 2. *Foeullars*, feuillards, brigands (V. Roquefort).



Nous ne ferons pas ici l'histoire d'Isabelle d'Autriche, la 2^e fille de Philippe le Beau, la sœur de Charles Quint, l'épouse infortunée du roi de Danemarck, Christiern II. Le règne de ce roi a été l'objet de tant de recherches en Belgique & à l'étranger qu'un résumé succinct ferait nécessairement trop considérable pour servir d'introduction à la pièce qui va suivre. Nous renvoyons le lecteur aux travaux suivants :

Isabella van Oostenryk, par J. F. Willems (*Belgisch Museum*, t. II, p. 196 & suiv. Gand, 1838).

Isabelle d'Autriche & Christiern II, par M. J. J. Altmeyer (*Trésor National*, t. I, p. 26-36 & 286-315. Bruxelles, 1842).

Recherches sur Corneille Schepperus, par J. de Saint-Genois (*Messager des Sciences, etc.* Gand, 1856, p. 1-27).

Missions diplomatiques de Corneille Duplicius de Schepper, par le baron de Saint-Genois & G. A. Yffel de Schepper (*Mémoires de l'Acad. Royale de Bruxelles*, t. XXX, 1856.)

Il suffira de quelques dates & de quelques lignes.

Isabelle naquit à Bruxelles le 18 juillet 1501; elle fut mariée par procuration, à Christiern, en juin 1514; le mariage fut consommé l'année suivante au mois d'août.

A la suite de la révolte de l'aristocratie danoise, Christiern & son épouse quittèrent leur royaume, le 14 avril 1523, & se réfugièrent dans les Pays-Bas avec leurs trois enfants, qu'ils établirent à Malines. Après une pérégrination inutile en Allemagne, dans le but d'arriver à une restauration, les royaux exilés se retirent à Lierre; le 6 décembre 1525, le roi, la reine & leurs enfants se rendent à Zwynaerde, près de Gand, au château de l'abbé de St-Pierre. La reine était dans un grand état de souffrance & à bout de forces. Elle y mourut le 19 janvier 1526.

Les détails de sa mort ont été le sujet de vives controverses: il en existe une relation officielle émanée du curé de Zwynaerde Thomas Blanckaert, licencié en droit, notaire impérial & apostolique, relation qui a été publiée, en traduction flamande, par M. J. F. Willems, d'après le manuscrit d'E. Malingie, religieux de l'abbaye de St-Pierre, & curé de N. D. Il en existe un texte latin, probablement officiel, dans le Mfs. 16534 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, nous n'y avons remarqué que de très légères variantes avec le texte flamand.

Nous devons la communication de notre complainte à l'obligeance de M. Alexandre Pinchart.

Nous la transcrivons d'après une copie de l'époque évidemment reproduite d'après une pièce imprimée. Le scribe a soigneusement imité le ¶ qui ouvre chaque couplet, il a même dessiné grossièrement une figure qui se trouvait, sans doute, gravée sur bois, en tête de la pièce.



CHANSON NOUVELLE

DE LA

COMPLAINTÉ DE LA ROYNE DE DINEMARCHE

sur la voix : *J'ay veu le temps que je soloie.*

¶ Perverse roue d'aventure
Comment peulx tu ainsi tourné ?
Car l'un traveille oultre mesure
L'autre a du tout fa voullenté :
Comme par pitoyal record,
Ouir porés tout à present
Que la royne de Dinemarche
Fit à son dernier partement.

¶ O noble roy de Dinemarche,
Mon chier mari, mon bon seigneur,
Dieu vous vueille donner sa grace
Et nos enfans paix & honneur.
Or me convient de vous partir
Et vous laisser en sobre estat ;
En la gloire puiſt parvenir
Qui nous a causé tel barat.

¶ Mes deux frères font eslevés
 Aussi mes sœurs pareillement.
 Helas, nous sommes déprimés
 Et nous fault vivre sobrement.
 O vous prelatz & chiers seigneurs,
 Efcoutés par compassion ;
 Mes enfans foiés adjuteurs
 Que laiffe en tribulation.

¶ Le roy respondit larmoyant :
 « Dame, cesses te lamenter ;
 Comment poura mon cœur souffrant :
 Telles complaints escouter ?
 Nos enfans seront de l'empereur
 Assistés sans doubance avoir ;
 Aussi j'espere sans malheur
 Mon royaume bien tost revoir. »

¶ Adieu, Dame Janne, ma mère,
 Dieu vous soit garant de tout mal ;
 Adieu, Charle mon tres chier frère,
 O noble sang impérial,
 Sy j'eusse peult à vous parler
 Devant ma mort qui me surprend
 Pour mes enfans recommander,
 J'en mouroy plus lyement.

¶ Adieu, dom Fernand duc d'Autrice,
 Mon bon frère que j'ayme bien,
 Adieu, chière sœur Katerine,
 Qu'onques ne veis, Dieu vous doint bien ;
 Adieu, mes chiers enfans petitz,
 Adieu, tous les amis que j'ay,
 Adieu, noble roy chier mary,
 Morir me convient sans delay.

¶ Ceste pitoyable complainte
 A Zwinaerde fut en doleur
 Par la dame qu'y est fort plainte
 Quant fut à l'extrême langedeur,
 De janvier le jour dix & neuf,
 L'an vingt & six & quinze cent;
 Le bon roy grant douleur en eult
 Et fut tout impourveu de sens.



NOTES

PAGE 151, VERS 16. *Tel barat*, c'est-à-dire *telle peine*, *tel embarras*. Le souhait exprimé dans ces deux vers est tellement héroïque qu'on se demande si la copie est exacte.

P. 153. Les derniers vers prouvent que cette complainte fut publiée immédiatement après la mort d'Isabelle ; car au commencement de mars Christiern était en si mauvais termes avec la gouvernante qu'on ne l'eut pas alors qualifié de bon roy. En tout cas, elle émane d'un ardent ami de ce dernier.



Le poème suivant est tiré d'un recueil de la Bibliothèque royale, provenant de Van Hulthem (Catal. t. VI, n° 557) & portant aujourd'hui le n° 16684-16686 de l'inventaire des manuscrits.

Ce recueil, de format in-16, contient, écrites par une main du XVIII^e siècle, les pièces suivantes.

1^o *Le Trophée*, que nous publions.

2^o *L'Épitaphe sur la mort de cent & cinquante crapaux trouvez dans la cave du chasteau de Vrimarsheim avec une grenouille & une taulpe ensemble enterrez audi& lieu : V. C.*

La pièce n'est pas longue, la voici :

Cy gisent cent & cinquante Papaux
Transfigurez en forme de crapaux
Accompagné d'un qui tout gaste & brouille,
L'inquisiteur transformé en grenouille,
Avec leur chef, le Saint Père le Pape
Qui, quant & eux, s'estant changé en taulpe,
Se va cachant dans le creux de la terre,
De peur de Gueux qui leur vont faire guerre.

3° Quelques petites pièces de vers en flamand.

Siet toe moet
Eer het wort te laet, etc.

Vaarzen om te stellen onder de statue van den Hertogh van Alba, door C. F.

Zie hier den wreettsten schelm, etc.

Vaarzen om te stellen onder 't portrait van Philippus den tweeden, door R. F.

Dus toont zig in dees print, etc.

4° L'épigramme :

Alba arrivant en enfer
Dit tout bas à Lucifer :
Ne faut-il pas, par précaution,
Etablir ici l'inquisition ?

5° *Le Pater de M. le duc d'Albe par un Recollet d'Anvers en 1558.*

Cette pièce, en vers français, a été publiée par M. Van Vloten d'après notre manuscrit, dans les *Nederlandsche Geschiedzangen*, I. 395.

6° Une pièce imprimée :

Advertence du prince d'Oranges aux subjèts & inhabitants du Pais-Bas, 1568. Pièce très rare, dont le catalogue Van Hulthem possède un autre exemplaire (n° 26477). Elle ne figure pas dans la collection Meulman.

7° Un huitain, en écriture du XVI^e siècle, sur l'escapade du duc d'Anjou à Anvers le 17 janvier 1583.

La pièce est en rimes, mais très mal copiée. Comme objet de curiosité, elle peut être reproduite.

1582 Lundy fut que le François en Anvers
En joye & honneur fit son entrée,

1583 Lundy fut que le mefme d'un cœur pervers
Causa sa ruyne & triste journée

Dont le St-Bartholomé jour de nopces à Paris
 Et le St-Anthoine en Anvers les morts en triste face,
 Pratiquez d'ung mesme conseil & advis,
 Ont descouvert le traytre cœur de Valois & de leur race.

M. le conseiller Schuermans nous en avait antérieurement donné une transcription d'après le M^{ss}. B. 35. *Inscriptions modernes*, etc. du fonds de Gerard, à la Haye. Les deux textes sont à peu près semblables. Mais le M^{ss}. Gerard y joint le quatrain flamand :

Die d'Eendrachtige Borgers van Antwerpen peisden te crencken
 Mogen op Sint Anthonis feest wel dencken,
 Ducq d'Alenfon 't Antwerpen sijn boos heert thoonde,
 Seventhien Loumaent God de Burgers cloeck croonde.

Et ajoute : « Ces pièces sont tirées du journal M^{ss}. de N. de Weert demeurant à Anvers, auteur contemporain. »

Notre manuscrit est donc un recueil de pièces relatives aux troubles du XVI^e siècle : il a été formé par quelqu'un de nos anciens bibliophiles si actifs & si curieux, qui se prêtaient les uns aux autres leurs pièces rares & les copiaient quand ils ne pouvaient se les procurer en original. Tout nous fait croire que les pièces manuscrites sont des copies de pamphlets, canards, feuilles volantes imprimées. Le scribe suit, autant qu'il a pu le faire, l'orthographe ancienne, mais la transcription est tellement fautive qu'il nous a fallu restituer le texte, la forme des mots, la ponctuation, en prenant un terme moyen entre trop d'archaïsme & trop de modernité. Nous croyons que le *Trophée* a été imprimé, mais nous n'en avons vu citer aucun exemplaire.

Qui est l'auteur du *Trophée* ?

C'est une énigme que l'on peut essayer de deviner en étudiant le poème.

Celui-ci renferme des passages qui permettent quelques inductions.

Il émane d'un calviniste habitant la Flandre qu'il appelle *notre Province*, & a été fait après 1572, date de la mort de Pierre Titelman, l'inquisiteur,

Voilà donc les beaux fruits de cette cruauté
Dont Pierre Titelman le bourreau *a esté*,

D'autres passages où il est question des quatre *ordures* ou *ordres*, des nouveaux effets produits par la Réforme etc. précisent davantage la date & prouvent qu'elle a été écrite à Gand pendant le règne de Hembyze & de Ryhove, c'est-à-dire entre 1579 & 1584.

La dédicace fournit une autre indication.

Quel est ce Monsieur V. C. gentilhomme G. & poète très infigne ?

Pour nous, il n'y a point de doute : c'est Charles Utenhove, gentilhomme Gantois & poète.

Dans le catalogue Van Hulthem, les mots « gentilhomme G. » avaient été interprétés comme nous le faisons, par « gentilhomme Gantois ». Sur quoi M. Voisin a-t-il fondé son interprétation ? Nous l'ignorons : cependant, elle nous paraît avoir été faite assez gratuitement, car sans un nom accolé, il n'y a pas de raison de traduire le G par Gantois plutôt que par Grammontois ou Genevois. Mais nous lisons à la fin du poème :

Maint homme de savoir, entre lesquels tenez
Le premier rang d'honneur gagné en notre Europe
A tout le bel outil de votre Calliope,
Parlant hébreu, latin, grec, allemand, français,
Et tout autre langage étant de quelque pois...

Ces vers ne peuvent s'appliquer qu'à Charles Utenhove qui, en effet, se faisait gloire d'écrire en six ou sept langues, & dont un de ses confrères en poésie, Charles de Rouillon disait dans une ode :

Tu as conquis le Latin
 Pour t'enrichir du butin
 De la faconde italique ;
 Le doux françois, & avec
 L'Alemand, Caldée & grec
 Et la mystique Ebraïque (1).

Charles Utenhove était à Gand à cette époque : il était des 18 notables créés par Hembyze pour servir de conseil de gouvernement, il fut un des inspecteurs des écoles & de l'Université érigées par le magistrat, il remplit diverses autres positions. On peut le considérer comme l'un des plus fermes appuis du calvinisme & l'auteur du poème a raison de dire de lui :

Qui nous sert de rampart quant à nostre doctrine
 Contre nos ennemis, etc.

Le premier vers du poème s'adresse encore bien à Utenhove :

Je ne veux plus chanter l'amour, n'aucune fable. . . .

dit l'auteur. Or, dans ses poésies, Utenhove blâme précisément ceux qui écrivent « sur ce sujet » : Dans ses *Xenia*, il y a un Sonnet à Mgr de la Chaize Dieu, Grand Prieur de France, fils naturel de Henry II « contre ceux qui écrivent des amours » pièce dirigée contre ses amis Baïf & Joachim du Bellay.

Les initiales V. C. peuvent s'interpréter Vtenhove Charles ou mieux encore Valens Corvivotus, nom dont notre poète s'est servi & qui est l'anagramme de Carolus Utenovius. Nous expliquons de même le nom accolé à l'épithaphe sur les « crapaux » : cette pièce peut bien être attribuée à Utenhove, qui avait assez la manie des épithaphe.

Tout cela ne nous dit pas le nom de l'auteur du *Trophée*.

(1) *Ode de Charles de Rouillon*. Anvers, Plantin, 1560.

Nous avouons que nous ne l'avons pas découvert. Le seul renseignement biographique qu'il nous donne, c'est qu'il ne

veut *plus* chanter l'amour. . . .

Donc il l'a chanté. En conséquence, il faudrait chercher parmi les poètes de l'époque le nom de celui qui remplit les autres conditions déduites du poème. Nous n'osons pas nous livrer à des conjectures, nous nous bornons à dire que, pour le style & les idées, le *Trophée* ressemble assez à la *Response au poème d'Avis pour la paix Belgique*, par Théophile, que nous avons donnée au Tome II de ce Recueil.

Nos confrères les Bibliophiles flamands de Gand ont publié un très intéressant recueil : *Politieke balladen, Refereinen, liederen en spotgedichten der XVI^e eeuw*, avec une introduction de M. Ph. Blommaert. La plupart de ces pièces appartiennent à l'époque du *Trophée*, mais elle émanent de poètes catholiques. Plus d'une semble être la contre partie du poème français, surtout celle qui est intitulée : *Beelzebubs Testament*. Parmi les noms très-nombreux qui se rencontrent dans ce recueil & y font l'objet d'invectives, il est possible que l'on trouvât celui de l'auteur du *Trophée*, mais rien ne le désigne.

TROPHÉE
DE LA PAROLE DIVINE
victorieuse au Pays-Bas,
auquel est chanté l'estat & le changement de la
Religion, à la gloire de Dieu & à la
confusion de ses ennemis.



PSAULME 91.

**Il a cheminé sur le serpent & basilic,
& il a conculqué le lion & le dragon.**



A Monsieur V. C. Gentilhomme G.
& Poète très infigne.

Je ne veux plus chanter l'amour, n'aucune fable
Ny consacrer ma Muse à un dieu variable ;
Et ne veux estre aussi des poètes menteurs,
Pour chatouiller l'oreille, au mercy des seigneurs,
Par bourde & flatterie assez souvent contraire
(Sauf l'honneur d'aucuns d'eux) à leur façon de faire.

Ains je veux célébrer le triomphe & le prix
D'une fille de Dieu contre ses ennemis
L'ignorance & l'erreur, qui en ceste contrée,
Ont fort tyrannisé sur elle mainte année,
Par moyen de leurs loix & grands coups de canons,
Finesse, tromperie & mille inventions,
Par gibets, glaives, feux, leurs armes de défense
Qui n'ont de la raison nulle bonne assistance.
Ainsi ont-il meurtris un grand nombre de gens,
Confisqués tous leurs biens, voire quand les enfans

Deussent mourir de faim & tomber en tout vice
 Dont la nécessité est quelquefois nourrice.
 Las ! Combien d'artisans, combien de bons esprits
 Et de riches marchands ont-ils à tort bannis ?
 Emportant avec eux l'heur de nostre province
 Duquel s'est enrichy maint autre Roy & Prince.

Voilà tous les beaux fruits de ceste cruauté
 Dont Pierre Titelman le bourreau a esté
 Avec ses adhérents, tesmoing leur bourse pleine,
 (1)
 Lequel du sang chrestien a teint ses vêtements
 Nourry ses maquereaux & fait ses testaments
 Non content de cecy (comme ces gens lubriques
 Ne sont jamais saoulés), forgeoit grandes pratiques
 Avec ses compagnons, pour faire un grand amas
 De la pluspart des biens qui sont au Pais-Bas.
 Après qu'il eust defait tous ceux qui les possèdent,
 Par l'Inquisition dont tous nos maux procèdent.
 Car l'on eust tout perdu, vie & biens, sans mesfait,
 Pour avoir oublié de oster son bonnet,
 Passant près quelque idole encor de peu d'estime ;
 Avoir la Bible leu, c'eust esté un grand crime,
 Pour, comme un hérétique, estre brulé tout vif.
 Or, pour ce que le nom de ce monstre rétif
 Estoit fort odieux, voire envers tout le monde,
 Il fut rebaptisé, mais demoura immonde,
 Et nommé les placcaerts ; puis les inquisiteurs
 Ont usurpé les noms d'Evesques & Docteurs.

Voilà comme Sathan se cuidoit faire maistre
 Par l'inquisition dont il est Archiprestre :

(1) Il manque un vers.

Mais Dieu, doux & clément, ayant compassion
 De sa fille dolente en son affliction,
 Luy a refuscité maint homme pieux & sage,
 Et les a enflammés d'un honneste courage,
 A repousser ce tygre Antoine Perrenot
 Avec son entreprise & malheureux complot.
 Car après qu'avoient fait tous ensemble alliance,
 Pour, d'un commun accord, y faire résistance,
 Un chascun promettant, sur sa noblesse & foy,
 Jusques à la besace estre fidèle au Roy,
 Lors vindrent présenter, d'une nouvelle mode,
 Requête à son Alteffe, estant de Brederode
 Comme le chef esleu des gentilhommes preux
 Appelés à grand tort un tas de pauvres gueux,
 Par celui qui tousjours doit faire honneur & place
 Au moindre serviteur de ceste noble race.
 Mais maugré les badins & leurs meschants advis,
 Ils obtinrent enfin ce qu'ils avoient requis.

Louange à nostre Dieu & seigneur débonnaire,
 (Qui, par ses instruments, si bien conduit l'affaire),
 Qu'il (y) a furséance & trêve des placcarts
 Jusqu'à tant que le Roy, ensemble les Estats,
 Non sans l'ayde de Dieu autrement en dispenient.

Or cependant, voit-on, plus que les hommes pensent,
 Fleurir comme un printemps ceste fille des cieux,
 Ses ennemis s'enfuir esbahis & honteux,
 Desquels l'un se déguise & puis l'autre se cache,
 Comme ayant peur avant qu'on leur donne la chasse,
 Voyans nostre maistresse assez heureusement
 Descouvrir les abus couverts auparavant
 De la grande paillarde en confusion mise,
 Si qu'on n'achète plus sa chère marchandise,
 Et tous ces Anti-Gueux vont eux-mêmes semer

Que leur domaine icy ne peult longtems durer,
 Ne sachant bonnement ce qu'il en doibvent faire ;
 Car, quant à s'affeurer par la voye ordinaire,
 Par leur propre puiffance ils n'ont aucun moyen,
 De penser à gagner leur querelle très bien,
 Par dispute & raifon, la partie est trop forte.
 Brief, ils ont peu d'efpoir qui les flatte ou conforte,
 Fors de nostre bon Roy s'il venoit par deça.

Cependant leur desseing de mal en pis s'en va.
 Et plusieurs ennemis de la fille divine,
 Qui envers elle vont pour mal ou pour la mine,
 Sont prins au despourveu par sa grace & douceur,
 A elle se rendant à jamais de bon cœur :
 Et les Archipapaux quitens leurs tripotages :
 Messes, bulles, pardons, eaux bénites, images,
 Canons, distinctions, inventions & loix,
 Desquels ils se cuidoient bien défendre autrefois,
 Ayant abandonné leur premier capitaine,
 Vont faire le serment d'affection bien saine
 A leur souverain chef, promettans d'un accord
 De luy estre subjects, mesmes jusqu'à la mort.
 Et ceux qui ont vescu comme bestes sauvages
 Se changent tellement qu'ils deviennent tous sages.
 La femme qui avoit, par son beau parement,
 Attiré un chascun comme la pierre aimant,
 Va si modestement au sermon & au temple
 Qu'elle sert à son sexe & d'honneur & d'exemple,
 L'ivrogne bestial, ayant gousté ceste eau,
 Devient sobre en fuyant de Bacchus le tonneau,
 Puis le paillard, au lieu d'une femme lubrique,
 Embrasse ceste fille honorable & pudique,
 L'hypocrite en jetant son très folastre habit,
 Apprend à prier Dieu au nom de Jésus-Christ.
 Aussi la bouche prompte à mainte vilainie
 Par les pseaulmes divins le grand Dieu magnifie,

Après le praticien y profite si bien,
Qu'en laissant ses abus devient homme de bien.

En somme, la plupart, oyant ceste harmonie,
Toujours de bien en mieux se voit changer sa vie.
Et voilà les beaux fruits de la fille de Dieu
Qui est son Evangile annoncé en tout lieu.

Bien y a-t-il d'yvroie, hélas ! entre les nostres,
Ainsi qu'estoit Judas entre les douze apostres,
Mais, en tant que pouvons, faisons tout le debvoir
Pour nul membre pourry entre les bons avoir,
Supportons doucement quelque membre débile,
Tachant de le guérir par le Saint Evangile.
Mais tous nos ennemis qui prennent argument
De blâmer nostre fait pour aucun accident,
Qu'ils regardent à eux, & (non pas sans vergongne),
Trouveront que leur corps n'a seulement la rongne,
En quelque membre à part, mais est entièrement
Infecté de ladrie incurable à présent.
N'ont-ils pas ruyné, sans qu'ils en font estime,
Mainte image de Dieu ? Or, ce leur est grand crime,
Voire digne de mort, de ce que plusieurs gens
Ont brisé quelque idolle avec ses ornements,
Bien que je ne voudrois tenir pour inculpables
Tous ceux quy selon Dieu ne sont pas excusables :
Ains je dy quant au mal, dont ils chargent en vain
Les chrestiens innocents, leur corps en est tout plein.

Mais je ne veux conter tout au long les injures
Comme celles du Pape & de ses quatre ordures,
Ordres, voulois-je dire : aussi en parle assez
Maint homme de savoir, entre lesquels tenez
Le premier rang d'honneur gainné en nostre Europe

A tout le bel outil de vostre Calliope,
Parlant hébrieu, latin, grec, allemand, françois,
Et tout autre langage estant de quelque pois.
Et cela d'une grâce angélique & divine,
Qui nous sert de rempart quant à nostre doctrine,
Contre nos ennemis, qui craignent l'aiguillon
De vostre docte plume & lyre de grand son.



TABLE

Introduction.	v
1477. — Loz, louange, etc. de Charles de Bourgogne .	1
1488. — Olivier de la Marche. Vers donnés à l'Archiduc.	7
1493. — » » Les Vers dorez	9
1496. — » » Vers faits à la requête de Mgr. de Ravestain . .	16
1498. — » » Vers faits à la requête de Marguerite d'Autriche.	20
1482. — » » Complainte sur Marie de Bourgogne	25
1500. — » » Prédestination des sept fées à Charles Quint .	39
1506. — Les regrets du roi Philippe	69
1519. — Complainte sur la mort de Maximilien . . .	72
1530. — Complainte sur la mort de Marguerite d'Autriche	75
1525. — La bataille de Pavie. (Dix pièces)	85
1525-1526. — Pater, Ave, Credo, etc. (Six pièces) . . .	123
1526. — Complainte sur la Mort d'Isabelle d'Autriche .	149
1579. — Le Trophée	155

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 30 juillet M DCCC LXXVIII
par
TÓINT-SCHIER
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
DE BELGIQUE

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE BELGIQUE

46 S. A. R. Monseigneur le COMTE DE FLANDRE.

- 1 BORMAN (chevalier Camille DE), membre correspondant de la Commission royale des monuments, à Schalkhoven, *fondateur*.
- 2 BURBURE (chevalier Léon DE), membre de l'Académie de Belgique, à Anvers, *fondateur*.
- 3 CAMPAN (Charles Alexandre), homme de lettres, à Bruxelles, *fondateur*, décédé le 5 novembre 1877.
MULLER (Émile), notaire à Bruxelles, le 9 février 1878.
- 4 CAPITAINE (Ulysse), homme de lettres, à Liège, *fondateur*; démissionnaire le 15 juin 1870.
LEKIME (Alfred), homme de lettres, à Bruxelles, le 23 décembre 1871.
- 5 CAPRON (Jules), à Ypres, *fondateur*.
- 6 CROY (le prince Alfred-Emmanuel DE), secrétaire de légation, *fondateur*.
- 7 CUYPERS VAN VELTHOVEN (Prosper), à Bruxelles, *fondateur*; démissionnaire le 15 février 1869.
DELVIGNE (Adolphe), curé de l'église de Notre-Dame, au Sablon, à Bruxelles, le 23 décembre 1871.
- 8 DEBONNE (Julien), à Bruxelles, *fondateur*; démissionnaire le 16 février 1869.
PETIT (Jules), conservateur à la Bibliothèque royale, à Bruxelles, le 23 décembre 1871.

- 9 DE LE COURT (Jules), vice-président au tribunal de première instance, à Bruxelles, *fondeur*.
- 10 CAMPBELL (M. F. A. S.), directeur de la Bibliothèque royale, à La Haye, *fondeur*.
- 11 DELHASSE (Félix), homme de lettres, à Bruxelles, *fondeur*.
- 12 DELMOTTE (Henri), homme de lettres, à Bruxelles, *fondeur*; démissionnaire le 18 février 1868.
SAUVAGE (comte A. DE), à Bruxelles, le 23 mai 1872.
- 13 MEYER (Jean DE), à Gand, *fondeur*; décédé le 6 avril 1869.
DELLA FAILLE (René), à Anvers, le 13 décembre 1870.
- 14 DUBUS, président du tribunal de première instance, à Tournai, *fondeur*; décédé en 1872.
VAN ELEWYCK (Ernest), à Bruxelles, le 2 mai 1876.
- 15 DUVIVIER (Charles), avocat à Bruxelles, *fondeur*.
- 16 GEISWEIT VAN DER NETTEN, lieutenant-colonel pensionné, à Prinsenhage, près Bréda, *fondeur*.
- 17 GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur, à Liège, *fondeur*; décédé le 7 janvier 1878.
LIMINGHE (comte DE), au château de Gesves, le 27 juillet 1878.
- 18 HAGEMANS (Gustave), membre de la Chambre des représentants, à Bruxelles, *fondeur*; démissionnaire en 1876.
.....
- 19 HELBIG (Henri), homme de lettres, à Liège, *fondeur*.
- 20 KERCHOVE DE DENTERGHEM (comte Charles DE), ancien membre de la Chambre des représentants, à Gand, *fondeur*.
- 21 KOFOED (C. F.), à Bruxelles, *fondeur*; décédé en 1876.
BERLAYMONT (comte Guy DE), au château de Bormenville, le 5 mai 1877.
- 22 LEGRAND DE REULANDT (S. E. V.), secrétaire général de l'Académie d'archéologie d'Anvers, *fondeur*; démissionnaire le 15 décembre 1868.
ROTHSCHILD (baron James DE), à Paris, le 28 décembre 1875.
- 23 LIMBURG-STIRUM (comte Thierry DE), à Gand, sénateur, *fondeur*.
- 24 MAUS (Charles), conseiller à la cour d'appel de Bruxelles, *fondeur*.

25 NEDONCHEL (comte Georges DE), à Tournai, *fondateur*; démissionnaire le 2 janvier 1874.

VILLEGAS-SAINT-PIERRE (comte Ulric DE), le 23 janvier 1874.

26 OLIVIER (François), libraire, à Bruxelles, *fondateur*.

27 PETY DE THOZÉE (Jules), membre de la Chambre des représentants, au château de Grûne, *fondateur*.

28 ROBIANO (comte Maurice DE), sénateur, à Bruxelles, *fondateur*; décédé le 17 décembre 1870.

CHALON (Renier), membre de l'Académie royale de Belgique, etc., à Bruxelles, le 23 janvier 1874.

29 RUELENS (Charles), conservateur à la Bibliothèque royale, à Bruxelles, *fondateur*.

30 SCHELER (Auguste), membre associé de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles, *fondateur*.

31 SCHOUTHEETE DE Tervarent (chevalier DE), à St-Nicolas, *fondateur*.

32 SNELLAERT, membre de l'Académie royale de Belgique, à Gand, *fondateur*, démissionnaire le 21 décembre 1870.

JANSSENS (Raymond), substitut du procureur du roi, à Bruxelles, le 23 janvier 1874.

33 THEUX (chevalier Xavier DE), à Bruxelles, *fondateur*.

34 VAN DER HAEGHEN (Ferdinand), conservateur en chef de la bibliothèque publique, à Gand, *fondateur*.

35 VAN DER LINDE (Antoine), à Berlin, *fondateur*; démissionnaire le 11 avril 1876.

STINGHLAMBER (Gustave), juge au tribunal de Bruxelles, le 18 juillet 1878.

36 VANDEN PEEREBOOM (Alphonse), ministre d'État, à Bruxelles, *fondateur*.

37 VANDE WEYER (Sylvain), ancien ministre plénipotentiaire, ministre d'État, à Londres, *fondateur*; décédé le 23 mai 1874.

DE BAVAY (Gustave), conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, le 15 décembre 1874.

38 VAN HAVRE (chevalier Gustave), à Anvers, *fondateur*.

39 VERGAUWEN (François), sénateur, à Gand, *fondateur*.

40 VETDT (Laurent), ancien ministre des finances, à Bruxelles, *fondateur* ;
décédé le 22 novembre 1877.

VANDEN PEERBOOM (Jules), membre de la Chambre des représentants, à
Courtrai, le 25 juillet 1878.

41 VILLERMONT (comte DE), homme de lettres, à Bruxelles, *fondateur*.

42 VINCK DES DEUX ORP (baron DE), à Bruxelles, *fondateur*.

43 WILLEMS (Alphonse), homme de lettres, à Bruxelles, *fondateur*.

44 WITTERT (baron), à Bruxelles, *fondateur*.

45 PETIT (Émile), avocat, à Bruxelles, le 7 avril 1866.

47 NAHUY (comte Maurice), à Wiesbaden, le 11 décembre 1867.

48 OULTREMONT DE DURAS (comte D'), à Bruxelles, le 30 juin 1868.

49 BISCHOFFSHEIM (Ferdinand), à Paris, le 27 novembre 1869.

50 POSWICK (Eugène), à Ingihoul, le 13 décembre 1870.

Un exemplaire des publications est offert aux bibliothèques publiques de
Bruxelles, Liège, Gand, Louvain. Ces exemplaires portent les nos 51 à 54.

BUREAU.

MM. X. DE THEUX, président.

» F. VAN DER HAEGHEN, vice-président.

» Fr. J. OLIVIER, trésorier.

» J. DE LE COURT, secrétaire.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

- N° 1 La justification du seigneur Richard de Mérode, seigneur de Frentzen, touchant sa querelle avec le seigneur Don Rodrigue de Benavides. 1867.
40 exemplaires ont été mis dans le commerce. fr. 10 »
- N° 2 Le pas de la mort, poème inédit de Pierre Michault, suivi d'une traduction flamande de Colyn Coellin. 1869.
25 exemplaires ont été mis dans le commerce. 10 »
- N° 3 Recueil de chansons, poèmes et pièces de vers français relatifs aux Pays-Bas. 1870. Tome premier.
- N° 4 Recueil de chansons, poèmes et pièces de vers français relatifs aux Pays-Bas. 1871. Tome deuxième.
25 exemplaires ont été mis dans le commerce. 24 »
Ces volumes ne se vendent pas séparément.
- N° 5 Un brief et vray récit de la prinse de Térouane et Hedin avec la bataille de Renti, par Basilic Marchet. 1872.
6 exemplaires ont été mis dans le commerce. 10 »
- N° 6 La partition de l'évêché de Térouane en 1559. 1873.
11 exemplaires ont été mis dans le commerce. 8 »
- N° 7 Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint, avec la description de tous les états de Brabant et de Flandre, par Calvete de Estrella. Tome premier. 1873.
40 exemplaires ont été mis dans le commerce. 12 »
- N° 8 Bref recueil du vouaige de Monseigneur le conte de Nassou devers l'empereur nostre sire, et passage par Bourgogne et France. 1533.
Il n'a pas été tiré d'exemplaires pour le commerce.
- N° 9 Discours sur les excessives misères qu'endure le povre Pays-Bas, par Jan Willot (1595). 1874.
Il n'a pas été tiré d'exemplaires pour le commerce.
- N° 10 Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint. . . . 1876. Tome deuxième. 12 »
- N° 11 Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint. . . . 1876. Tome troisième. 12 »
-

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 08640 4111



PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

- | | | |
|-------------------|--|----------|
| N ^o 1 | La justification du seigneur Richard de Mérode, seigneur de Frentzen, touchant sa querelle avec le seigneur Don Rodrigue de Benavides. 1867. | |
| | 40 exemplaires ont été mis dans le commerce. | fr. 10 » |
| N ^o 2 | Le pas de la mort, poëme inédit de Pierre Michault, suivi d'une traduction flamande de Colyn Coellin. 1869. | |
| | 25 exemplaires ont été mis dans le commerce. | 10 » |
| N ^o 3 | Recueil de chansons, poëmes et pièces de vers français relatifs aux Pays-Bas. 1870. Tome premier. | |
| N ^o 4 | Recueil de chansons, poëmes et pièces de vers français relatifs aux Pays-Bas. 1871. Tome deuxième. | |
| | 25 exemplaires ont été mis dans le commerce.
Ces volumes ne se vendent pas séparément. | 24 » |
| N ^o 5 | Un brief et vray récit de la prinse de Térrouane et Hedin avec la bataille de Renti, par Basilic Marchet. 1872. | |
| | 6 exemplaires ont été mis dans le commerce. | 10 » |
| N ^o 6 | La partition de l'évêché de Térrouane en 1559. 1873. | |
| | 11 exemplaires ont été mis dans le commerce. | 8 » |
| N ^o 7 | Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint, avec la description de tous les états de Brabant et de Flandre, par Calvete de Estrella. Tome premier. 1873. | |
| | 40 exemplaires ont été mis dans le commerce. | 12 » |
| N ^o 8 | Bref recueil du vouaige de Monseigneur le conte de Nassou devers l'empereur nostre sire, et passage par Bourgogne et France. 1533. | |
| | Il n'a pas été tiré d'exemplaires pour le commerce. | |
| N ^o 9 | Discours sur les excessives misères qu'endure le povre Pays-Bas, par Jan Willot (1595). 1874. | |
| | Il n'a pas été tiré d'exemplaires pour le commerce. | |
| N ^o 10 | Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint. 1876. Tome deuxième. | 12 » |
| N ^o 11 | Le très-heureux voyage fait par Don Philippe, fils du grand empereur Charles-Quint. 1876. Tome troisième. | 12 » |
-